

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LES CANADIENS DE L'OUEST.

F. X. AUBRY.¹

1

Maskinongé est l'une des paroisses les plus antiques du district des Trois-Rivières. Son site est embelli par la nature et une rivière aux capricieux méandres roule ses flots à travers cette pittoresque localité. La population y est saine, laborieuse, attachée au sol de ses aïeux et on voit fleurir au milieu de ces robustes rejetons des premiers colons du pays toutes les vertus et qualités qui sont l'apanage traditionnel de nos classes rurales.

Les Aubry comptent au nombre des premiers habitants de Maskinongé. Ils étaient originaires d'Abbeville en France et portaient un surnom, à l'instar de grand nombre de nos familles canadiennes, celui de Francœur. Le père de notre héros était un brave cultivateur de l'endroit, et sa mère avait pour nom Magdeleine Lupien. L'abondance ne régnait pas sous leur modeste toit,

¹ M. l'abbé Bleis, curé de Maskinongé et archéologue distingué, m'a été fort utile dans la préparation de ce travail et mes meilleurs remerciements sont dûs également à M. P. A. Sénéchal, ci-devant marchand de cette ville, et qui a passé plus de quinze ans dans le Missouri et le Nouveau-Mexique. Il a connu intimement notre héros et je lui dois une foule de renseignements sans lesquels ce travail n'aurait pu être complet. Chaque fois que j'ai pu contrôler ses informations, j'ai constaté qu'elles avaient tout le caractère de véracité voulu.

25 juin 1871.

mais le bonheur qui rarement répand ses rayons dorés sur les opulents, semblait vouloir les dédommager des caprices du sort; se contentant de peu, liés par les attaches inséparables de l'amour conjugal, les heureux époux luttèrent de concert pour subvenir aux nécessités de la vie.

Leur mariage fut béni par la naissance de plusieurs enfants dont le plus remarquable fut François-Xavier Aubry, qui vit le jour à Maskinongé, le 4 décembre 1824. De bonne heure, ce dernier fut mis à l'école et il apprit en peu de temps à lire, écrire et à connaître les premières règles de l'arithmétique. Le défaut de ressources pécuniaires ne permit pas à cette jeune intelligence de s'épanouir rapidement en pénétrant les secrets de la science et après avoir cueilli quelques bribes de connaissances, à douze ou treize ans, Aubry servit comme commis au service d'un nommé Clément, marchand à Maskinongé. Son activité commerciale ne tarda pas à se manifester et il passa du magasin de M. Clément à celui de M. Louis Marchand, à St. Jean, où il demeura trois ans.

Le père d'Aubry occupait une terre dans la concession de l'Ornière, Maskinongé, mais la pénurie le força vers cette époque de la vendre à un nommé Louis Paquet et d'aller chercher refuge au milieu des nouveaux défrichements du Saint Maurice, où il y avait encore pour le colon, beaucoup de souffrances à endurer et de privations à subir. Aubry, profondément affligé de voir l'aliénation de l'humble patrimoine de famille, conçut le hardi projet de s'expatrier pour venir en aide à ses bons parents et chercher fortune aux Etats-Unis. Il partit inopinément, le gousset vide, mais le cœur plein de courage et confiant dans son étoile. Après beaucoup de mésaventures, il parvint à atteindre St. Louis, Missouri, où il fut employé comme commis par M.M. Moïse Lamoureux et Elzéar Blanchard, deux compatriotes établis depuis quelque temps dans cette ville. M. Lamoureux demeure encore à St. Louis, mais M. Blanchard est revenu au pays et il est aujourd'hui marchand à Belœil.

Peu après son arrivée à St. Louis, Aubry eut la douleur d'apprendre la mort prématurée de son père et la détresse profonde de sa famille, qui avait perdu son principal soutien. Doué d'un cœur vraiment filial, il envoya ses premières épargnes à ses parents afin d'adoucir leur infortune. En octobre 1846, il se rendit à Galena, sur le Mississipi, puis il alla visiter la chute St. Antoine, St. Pierre, la Prairie du Chien et le haut du Mississipi dans l'espoir de trouver un lieu favorable pour tenter fortune. Partout, il rencontra de nombreux compatriotes dispersés aux avant-postes de la civilisation dans ces lointaines solitudes et heureux d'apprendre

des nouvelles de la patrie absente. Il séjourna durant quelques mois à un endroit où il fit des affaires assez lucratives, mais comme il ne pouvait satisfaire ce besoin d'activité qui le dévorait et dont toute sa vie est un exemple incessant, il revint à St. Louis dans le but d'aller faire le commerce avec les habitants du Nouveau-Mexique.

Il obtint des effets sur crédit de la maison Lamoureux et Blanchard et d'autres établissements mercantiles au montant de \$6,000 et il organisa une caravane pour se rendre à Santa-fé, capitale du nouveau territoire américain. Il fallait pour parcourir ce trajet franchir des centaines de milles en wagons trainés par des mulets et bœufs, qui chargés de lourdes marchandises, se meuvaient fort lentement. Ce vaste espace se composait de prairies couvertes d'herbes hautes qui s'étendaient à perte de vue et de plaines immenses sablonneuses, rappelant les déserts africains et où l'on s'exposait beaucoup à souffrir du manque d'herbe et d'eau. Des milliers de sauvages appartenant aux peuplades les plus variées rodaient partout dans cette solitude. Aussi cruels que rapaces, lorsqu'ils se sentaient plus forts que la caravane solitaire, ils descendaient des montagnes qui leur servaient de repaires pour fondre sur les voyageurs, dérober leurs animaux et les détrousser. Les Comanches surtout étaient terribles et ils s'appliquaient à voler les mules alors, qu'après les fatigues de la journée, elles paisaient dans la prairie. Aussi presque tous les sauvages étaient possesseurs chacun de plusieurs cents mules qu'ils avaient enlevées aux trafiquants. Des luttes sanglantes s'engageaient avec ces hordes de brigands. Souvent repoussés, les sauvages revenaient à la charge avec de nouvelles forces et ils ont réussi à scalper la chevelure sanglante de plus d'un de nos compatriotes que l'on retrouve toujours au premier rang dans ces entreprises aventureuses.

Aubry connaissait parfaitement les mille dangers auxquels il s'exposait, mais rien ne put l'empêcher de mettre son audacieux projet à exécution. Doué d'une âme ardente, d'une constitution de fer, d'un tempérament à toute épreuve, la nature de son caractère chevaleresque le portait vers ces courses dangereuses, où il semblait se complaire à affronter la mort et à déjouer les pièges que des ennemis sans cesse aux aguets devaient lui tendre. C'est au fort Independence, sur le Mississipi, que commence le voyage des prairies. Les premiers cent-cinquante milles comprennent le pays des Shawnees, Caws et autres sauvages amis. De Council Grove à Fort Union s'étendent d'immenses prairies, où rodent les Comanches, les Apaches, les Arrapohoes, les Cheyennes, les Paw-

nees, les Kiowraks et autres tribus sauvages, et où passent d'énormes troupeaux de bisons et d'antilopes qui se rassemblent en des masses compactes. Le terrain est généralement plat et la vue embrasse d'immenses étendues sans horizon et rarement accidentées; les bouquets de bois sont à-peu-près inconnus, à part quelques touffes d'arbrisseaux le long des rivières, qui diversifient ce tableau monotone. L'eau est rare durant tout ce parcours. De Fort Union à Santa-fé, le pays est en partie montagneux et l'on y trouve des habitations clair-semées, il est couvert d'un bois inférieur et assez bien arrosé.

Voici une belle description des prairies dont on va souvent parler et qui est de la plume élégante de Mgr. Taché :

“ Au chasseur de bison, la prairie est un pays à nul autre pareil, c'est là qu'est son empire d'hiver comme d'été; c'est là qu'il éprouve un bonheur véritable à lancer son rapide coursier à la poursuite d'une proie nagnère encore si abondante et si facile. C'est là que, sans obstacle pour ainsi dire et sans travail, il trace des routes, franchit des espaces et jouit d'un spectacle souvent grandiose, quoique un peu monotone.

“ Vue à la saison des fleurs, elle est vraiment belle, la prairie, puisque, sur son fond de verdure, elle est toute émaillée de couleurs diverses. C'est un riche tapis dont les nuances variées semblent disposées par des mains d'artistes; c'est une mer qui, au moindre souffle, ondule ses flots odoriférants. Cette prairie, quelquefois si nue qu'elle semble un horizon artificiel, s'accidente tout à coup pour former la prairie ondulée (*rolling prairies*). Sa beauté alors augmente; mille petits tertres s'élèvent d'ici, de là, et donnent, dans leur variété presque régulière, l'idée des ondulations de l'Océan au milieu d'une grande tempête.

“ Il semble que la main puissante du Dominateur des mers, pour se rire de la fureur des flots, les a saisis dans leur soulèvement et par un ordre absolu, les a transformés en une terre solide. Sur plusieurs points, des blocs erratiques, vus dans le lointain au sommet des dunes ou des tertres, semblent l'écume pétrifiée de ces ondes moutonnantes. Ailleurs la prairie est plantée de massifs, parsemée de lacs aux contours aussi agréables que variés: là sont des bassins que l'on dirait être des réservoirs destinés à faire jouer les grandes eaux, et dont les falaises portent l'empreinte visible des différents niveaux que l'Artiste suprême a assignés à ces étangs desséchés. A part la beauté âpre et sauvage des grandes montagnes, à part la vue d'une grande nappe d'eau, baignant une belle rade le tout en dehors de ce que l'art a ajouté à la beauté naturelle, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus beau, du moins de plus

joli, de plus gracieux que certains points des prairies accidentées. On se croirait facilement dans un parc immense dont le riche propriétaire aurait mis à contribution le talent le plus expérimenté. Au milieu de ces touffes, de ces bosquets, de la riche verdure, de fleurs variées, de lacs sans nombre, on se demande où est le maître à qui appartiennent ces troupeaux nombreux qui paissent tranquillement dans le lointain ? Qui a apprivoisé cette gazelle si légère, si gracieuse, qui semble venir saluer nos voyageurs, que la crainte écarte, que la curiosité ramène ? Ces bandes de loups qui se jouent autour de vous, qui aboient, hurlent et sifflent tour à tour, sont-elles la meute impatiente qui attend le signal pour s'élaner à la poursuite du gibier ? Puis, à l'automne, quelle variété, quelle quantité d'oiseaux aquatiques couvrent tous ces lacs ! Des canards s'y jouent par milliers ; le cygne, cet habitué de toutes les belles pièces d'eau artificielles, est là, flottant avec une majestueuse négligence et roucoulant son chant mystérieux. Oh ! oui, elle est belle, la prairie !¹”

La première expédition d'Aubry lui porta chance. Rendu à mi-chemin sur les plaines, après un voyage comparativement facile, il fit rencontre d'une caravane mexicaine qui se rendait à St. Louis. Plusieurs marchands de Santa-fé en formaient partie et ils lui proposèrent d'acheter ses vagons, ses mules et toutes ses marchandises. Aubry se prêta à leurs offres et réussit à leur vendre le tout en faisant un bénéfice net de \$6,000. Tout fier de son premier succès, il revint immédiatement à St. Louis, liquida les avances qui lui avaient été faites et obtint un stock de marchandises d'environ \$40,000 qu'il alla vendre à Santa-fé. Après avoir couru beaucoup de dangers et avoir échangé bien des balles avec les féroces tribus des plaines, il atteignit la capitale du Nouveau Mexique¹ et ce voyage lui valut des recettes considérables.

¹ *Esquisse sur le Nord-Ouest.* Page 10.

¹ Santa-fé, ou *Santafé de San Francisco*, est la capitale du Nouveau Mexique. En 1830, elle avait une population d'environ 3,000 âmes et elle a dû doubler depuis. Comme dans toutes les localités mexicaines, les maisons sont construites en *adobes* ou terre séchée au soleil et n'ont qu'un seul étage, quelques-unes seulement en ont deux. Suivant la mode presque universelle, les constructions sont faites sous forme de carré, avec une cour dans le centre.

Comme toutes les villes espagnoles, Santa-fé est construite avec beaucoup de régularité. Au milieu de la ville est un carré public ou *plaza* et de chaque côté est le point de départ de ses grandes rues qui sont toutes à angle droit. La *plaza* est le centre des affaires et la plus art de magasins comme quelques édifices publics s'élèvent en face de cette place. Il y a dans la ville la cathédrale catholique, des écoles et un couvent sous la direction des Sœurs Grises qui font un bien énorme parmi la population.

II

Comme il va être souvent question du Nouveau-Mexique dans le cours de ce récit, il ne sera pas inutile d'ouvrir ici une parenthèse et d'en parler brièvement, afin de faire connaître au lecteur un pays ignoré et si intimement lié à l'histoire de notre compatriote.

Ce territoire est enclavé entre la rivière Arkansas à l'est, et le Colorado à l'ouest ; le Texas et le Mexique le bornent au sud et le Kansas et l'Utah au nord ; il s'étend sur un rayon de 270,000 mille carrés. Il fut fondé par les Espagnols au seizième siècle et resta longtemps sous leur domination.

Avec la soif de l'or qui a toujours caractérisé ce peuple dans ses établissements sur le continent, après avoir conquis le pays sur les naturels, il négligea la culture pour exploiter les riches gisements aurifères du Nouveau-Mexique. Les conquérants firent peser leur joug sur les indiens qui tentèrent à diverses reprises de s'émanciper. Mais ils comprirent que pour conserver le pays il fallait le bien gouverner et ils changèrent de conduite à l'égard des aborigènes.

En 1837, une révolution formidable s'organisa contre le gouvernement. Les principaux partisans de l'administration furent massacrés, le gouverneur eut le même sort et sa tête servit de jouet aux insurgés. Le général Armijo trouva moyen de souffler le chaud et le froid, et après avoir fomenté l'insurrection, il prit fait et cause pour le gouvernement du Mexique, qui envoya des forces considérables pour dompter la rébellion. La tactique tortueuse d'Armijo lui réussit et il fut mis à la tête des affaires.

En 1846, la guerre éclata entre les États-Unis et le Mexique, à propos de la ligne de démarcation du Texas, et le gouvernement américain envoya une armée pour s'emparer du Nouveau Mexique. Le colonel Kearney prit possession du pays sans rencontrer de résistance et le drapeau étoilé flotta inopinément sur les pueblos mexicains. Une bonne partie des habitants étaient cependant opposés au gouvernement américain. Aussi, au mois de janvier 1847, une insurrection sanglante éclata parmi les mexicains qui massacrèrent le gouverneur Bent à Taos, beaucoup d'américains et autres étrangers établis dans le pays. La révolte fut supprimée après de sérieuses attaques, dans lesquelles se distingua le Capt. St. Vrain, un créole d'origine française d'une intrépidité remarquable.

Le Nouveau-Mexique fut ensuite organisé en territoire américain et n'a cessé depuis de former partie de la république, jouissant de

toutes les prérogatives attachées à la forme gouvernementale qui appartient aux territoires des États Unis.

Ce pays est habité par une population indolente, les Mexicains, par des sauvages dont plusieurs tribus sont très-féroces, et par des étrangers qui seuls y sèment de la vie et de l'activité. Une partie du sol est inapte à la culture, mais des espaces fort étendus seraient fort productifs s'ils étaient exploités par une population industrielle et dont l'outillage serait moins primitif. La terre est fort riche en minéraux et l'or y abonde.

La population est l'une des plus démoralisées que l'on puisse voir. Depuis la nomination de Mgr. Lamy comme évêque de Santa-fé, il s'opère cependant une réforme considérable parmi la société qui est presque toute catholique. Les couvents, orphelinats et autres institutions qu'il y a établies contribuent grandement à cette régénération morale.

Quelques années avant l'annexion du pays aux Etats-Unis, des commerçants hardis ont traversé les plaines, à l'instar des nombreuses caravanes qui vont trafiquer avec les tribus campées aux confins du Sahara, pour y vendre les marchandises et les épiceries dont ce pays était dépourvu, car il n'y avait pas une seule manufacture et ses habitants s'habillaient à peine. Avec l'augmentation des besoins, ce commerce est devenu très important et très lucratif, et Aubry est un de ceux qui ont fait des affaires avec ce pays sur une plus grande échelle.

Les premiers étrangers établis dans le pays au commencement du siècle sont probablement des canadiens. Voici par quelle aventure nos compatriotes devinrent les pionniers de certaines parties du Nouveau-Mexique. MM. Gervais Nolin, Duchesne, Lalande, Pierre et Antoine Ledoux, Pierre l'Espérance, Charles Beaubien, employés par la compagnie de la Baie d'Hudson dans l'ouest s'étaient écartés un jour dans la forêt en allant traiter chez les sauvages. En errant ainsi dans les bois sans boussole, ils furent surpris par une troupe de Mexicains, qui s'étaient aventurés à la chasse jusque dans cette région reculée. Les mexicains les firent prisonniers et les amenèrent dans leur pays ainsi que leur compagnon Manuel Alvarez, un espagnol, qui est devenu plus tard lieutenant-gouverneur et a joué un rôle proéminent au Nouveau-Mexique. Ils furent conduits devant le gouverneur et son conseil. Les aviseurs n'avaient jamais vu de blancs et ils parlaient de les mettre à mort sans plus de forme de procès. Alvarez heureusement comprenait leur langage, il les apostropha sévèrement, les qualifia de barbares et demanda d'être conduit à Mexico avec ses camarades où on saurait bien les trouver dignes de vivre. Le gou-

verneur moins borné que ses aviseurs y consentit et ils furent conduits sous escorte au Mexique dans une misérable *careta*, après avoir été fort malmenés et avoir enduré les privations de la faim comme les plus pénibles fatigues durant l'interminable trajet de deux mille milles. Le gouverneur du Mexique, qui savait apprécier l'homme civilisé à sa juste valeur, blâma vertement les mexicains de leur conduite arbitraire et inhumaine. Il offrit aux malheureux captifs de les faire conduire aux postes éloignés de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou aux États-Unis. Ceux-ci demandèrent la permission de retourner au Nouveau-Mexique et le gouverneur y consentit en donnant à chacun, outre ses frais de voyage, une somme de \$1,000 à \$1,500.

Nos intrépides compatriotes furent cette fois mieux accueillis. Ils s'établirent au milieu des mexicains, marièrent des indigènes et se dispersèrent dans l'intérieur, les uns cultivant la terre et les autres s'adonnant au commerce.

L'un d'eux, Lalande, se maria aussitôt à son arrivée dans le pays, et Gervais Nolin, son compagnon d'infortunes, épousa sa fille, alors qu'elle était à peine âgée de treize ans, malgré la différence d'âge qui les séparait.

Charles Beaubien était doué d'une fort bonne éducation. Il avait fait ses études classiques et avait même étudié la théologie à Québec avant de partir pour l'ouest. Il ne manqua pas de percer dans un pays aussi peu avancé et il fut plus tard élevé à la dignité de juge de comté. Il est signalé par Davis,¹ comme l'un de ceux qui ont le plus travaillé à faire établir la forme du gouvernement territorial au Nouveau-Mexique. L'un de ses fils, qui avait reçu une instruction supérieure aux États-Unis, fut massacré lors de la révolution de 1847.

Gervais Nolin s'adonna à des spéculations commerciales. Il acquit plus d'une fortune qu'il dépensa dans des entreprises plus ou moins inconsidérées et qui ont toujours fait fiasco. Il a enfoui par exemple des sommes énormes pour trouver les fameux trésors qui, suivant une légende, se trouvaient sous les ruines de Gran Quivira. Ces ruines comprennent les débris d'une grande église, d'un monastère, d'une chapelle et les restes d'une ville antique sur laquelle on a écrit les choses les plus fabuleuses.

Lorsque notre compatriote, M. P. A. Senécal, arriva dans le pays vers 1845, les Canadiens établis au Nouveau-Mexique depuis plus de vingt ans avaient complètement transformé leurs habitudes et avec la facilité d'assimilation particulière à notre race, ils avaient

¹ *El Gringo ; or New Mexico and her people*. P. 112.

l'air à s'y méprendre de véritables autochtones. Ils portaient de longs cheveux plats et tout l'accoutrement particulier aux indigènes. Ils ne savaient plus que des bribes de français, n'ayant eu personne durant plusieurs décades avec qui ils puissent parler leur idiome maternel. Ils versaient des larmes abondantes au souvenir du pays absent qu'ils n'ont jamais revu et avec lequel ils n'avaient aucun rapport ; ils en parlaient avec une affection et des regrets que comprennent seuls ceux qui se sont éloignés pour toujours du sol natal.

Après l'arrivée de Mgr. Lamy, d'autres prêtres français vinrent y moraliser la population, quelques canadiens allèrent aussi y chercher fortune et en peu de temps les exilés purent parler la langue maternelle qu'ils avaient momentanément oubliée. Ils dormirent sans doute tous de leur dernier sommeil sur la terre mexicaine, car malgré la salubrité du pays et la longévité exceptionnelle de ses habitants, il n'est pas probable qu'il reste quelque survivant de la petite et héroïque escouade de canadiens, qui y fut trainée en captivité et s'y exila ensuite volontairement.

III

Aubry se fit en peu de temps redouter des sauvages dans ses voyages à travers les plaines. Ils le reconnaissaient comme l'un des cavaliers les plus intrépides qu'ils eussent vu et comme un homme extrêmement redoutable. Les uns l'appelaient l'*Écumeur des plaines* et d'autres *Piernas fiero*, *Jambe de fer*. L'exemple suivant va démontrer que l'admiration qu'ils avaient conçue pour notre valeureux compatriote était loin d'être exagérée.

En 1848, Aubry fit un pari célèbre aux Etats-Unis. A raison d'un enjeu de \$36,000, il dit qu'il se faisait fort de parcourir le trajet de Santa-fé au fort Independance, une distance de près de 900 milles, en sept jours. Il fit l'acquisition dans ce but des meilleurs coursiers et donna entre autres prix élevés pour des chevaux du Haut-Canada la somme de \$1,700 et de \$1,200. Les préparatifs d'une pareille course furent énormes et dépassèrent de \$9,000 le montant du pari.

Aubry voulait faire un tour de force inouï et il y réussit. A tous les cinquante milles il y avait deux chevaux de relai qui l'attendaient. Il menait constamment ses coursiers à toute vitesse, ses éperons labouraient leurs flancs et des flots d'écume blanchissaient leur poitrail. Aussitôt que l'un était surmené, il enfourchait l'autre et souvent il arrivait que la monture tombât, de lassitude, à huit

ou dix milles du prochain relai. Alors l'infatigable cavalier, qui pouvait franchir une pareille distance presque aussi rapidement qu'un cheval, recourait à la vitesse de ses propres jambes qui étaient vraiment d'acier et on l'eût pris pour une gazelle tant il était agile. Il tua plus de seize chevaux courbatus, traversa plusieurs rivières à la nage, reçut une pluie torrentielle pendant vingt-quatre heures et sur un espace de six cents milles il fut obligé de courir sur des chemins boueux et difficiles. Aubry ne dormit pas une heure durant toute cette course, la lune et les étoiles lui servaient de luminaires éclatants, il ne s'arrêta pas un instant pour restaurer ses forces, seulement on lui donnait quelquefois aux relais un peu d'eau-de-vie et quelques tranches de venaison qu'il saisissait précipitamment.

Il arriva au fort Independence avant le temps voulu, car il avait franchi cette immense distance en cinq jours et demi. Après un effort aussi surhumain, on aurait pu croire qu'il eût tombé d'épuisement. Mais Aubry avait une organisation extraordinaire et elle n'en fut pas affectée. Il se rendit de suite à l'hôtel et dormit pendant vingt-quatre heures d'un sommeil de plomb. Ce temps écoulé, l'hôtelier avait ordre de l'éveiller en lui donnant un coup de poing sur le front. C'est ce qu'il ne manqua pas de faire, car les ordres d'Aubry étaient obéis rubis sur l'ongle. Aubry se lesta ensuite l'estomac et partit le lendemain aussi dispos que jamais à bord d'un steamer pour St. Louis.

Cette course fit grand bruit aux États-Unis. Toute la presse en parla en donnant les détails les plus circonstanciés et le nom d'Aubry vola dans toutes les bouches. Suivant la mode américaine, la photographie répandit à profusion les traits énergiques de notre compatriote, et on trouva son portrait appendu à mille endroits de réunion publique et dans les hôtels. Aubry devint le héros du jour. Il ambitionnait la gloire, ressort puissant de tous les actes qui devaient l'illustrer, et il réussit à l'obtenir en cette circonstance. Il n'y a pas de doute qu'il s'acharna à poursuivre la célébrité durant toute sa vie, car il avouait à l'un de ses amis qu'il brûlait du désir de faire des choses extraordinaires. Son nom était tellement populaire dans les grandes villes américaines, que la foule le suivait dans les rues alors qu'on le désignait comme étant le fameux Aubry.

Quelque temps après cette course extraordinaire, Aubry se trouvait à *Astor House*, à New-York. Ce tour de force était vivement discuté par un groupe de personnes, les unes en parlant avec admiration, les autres le dépréciant. Quelques bravaches disaient qu'ils pouvaient faire la même course plus rapidement qu'Aubry.

Celui-ci averti du fait se joignit aux discutants et après avoir pris part à leur entretien, il déclara tout-à-coup à leur grande surprise, qu'il était l'objet de leur débat animé et qu'il offrait de parier \$300,000, que personne ne pourrait faire le même trajet dans sept jours de temps. Mais aucun des rodomonts ne se présenta pour relever le gant.

IV

Le Colonel J. Frémont, mort il y a quelques années, est bien connu par ses explorations et les services qu'il a rendus à la géographie et à la topographie dans ses expéditions en Californie, aux Montagnes Rocheuses et autres régions américaines presque ignorées alors. C'était de plus un militaire remarquable, qui a joui d'un grand prestige aux Etats-Unis et il était candidat à l'élection présidentielle où M. Buchanan est sorti victorieux de la lutte.

Cet homme distingué, dont plusieurs endroits de l'ouest portent le nom, mentionne souvent Aubry dans ses intéressants mémoires et signale les services particuliers que notre compatriote lui a rendus. Dans une lettre adressée de Socorro, ¹ le 24 février 1849, il écrivait : "Le Colonel Washington ² m'a exprimé le désir de m'adresser à lui pour tout ce qui serait à sa disposition. Il m'invita à dîner chez lui le premier jour que je passai à Santa-fé et il dina avec moi le lendemain aux quartiers militaires. Le major Weightman ³ (de Washington, beau-fils de M. Cox) a été bienveillant dans ses attentions à mon égard et le Capt. Brent, député quartier-maitre, m'a aussi donné l'aide la plus effective pour mon équipement. Je me fais un devoir de recommander à votre attention lorsque vous le rencontrerez, notre concitoyen de St. Louis, M. F. X. Aubry ; vous vous en rappellerez comme ayant fait dernièrement une course extraordinaire de Santa-fé à cette place. Nous avons voyagé ensemble de Santa-fé à cette place. Entre autres actes de bienveillance, il m'a prêté \$1,000 pour acheter des animaux, mules, bœufs, etc., pour mon voyage en Californie." ⁴

Aubry avait rendu quelque temps auparavant à Frémont un

¹ Socorro est située sur une hauteur qui domine de deux cents pieds la rive ouest du Rio-Del-Norte, au Nouveau-Mexique. Sa population de plus de 600 âmes est presque entièrement mexicaine.

² Celui-ci a été plus tard gouverneur du Nouveau-Mexique.

³ Le major Weightman devait être plus tard le meurtrier d'Aubry.

⁴ *Life of Col. Fremont.* Page 129.

autre service beaucoup plus signalé. Ce dernier voyageait avec une caravane considérable dans les explorations scientifiques et autres qu'il faisait au nom du gouvernement américain. Alors qu'il était en route pour le Nouveau-Mexique, sa caravane fut surprise près des Montagnes Rocheuses par une terrible bourrasque, comme il s'en déchaîne à périodes fixes dans cette région. Des hommes furent immédiatement dépêchés pour demander du secours à Santa-fé et Aubry partit instantanément avec ses nombreux aides pour aller les dégager de cette situation critique. Lorsqu'il arriva sur le lieu du sinistre, la caravane toute entière menaçait de périr. Plusieurs hommes étaient déjà gelés à mort et une même fin menaçait tous les autres. Aubry réussit à ramener les survivants à Santa-fé et à les sauver d'une perte certaine.

V.

Aubry augmenta d'année en année ses opérations commerciales qui prirent des proportions étonnantes. Un jour, à la grande surprise d'un M. Campbell, marchand en gros à St. Louis, il acheta tout le stock de marchandises que contenait son magasin à raison de \$130,000; ces effets ne lui suffisaient pas et il en obtint simultanément pour une valeur additionnelle de \$170,000. Il faisait lui-même ordinairement deux voyages au Nouveau-Mexique par an, tandis que les autres marchands se contentaient d'une seule expédition de ce genre. La distance à parcourir était d'environ mille milles et le voyage lorsqu'il n'exigeait pas plus de temps se faisait en 45 ou 60 jours.

Aubry expédiait ses marchandises aux principales villes du Nouveau-Mexique, telles que Santa-fé et Albuquerque, où il savait toujours écouler les articles qui commandaient le meilleur prix sur le marché. Il se chargeait aussi de transporter des approvisionnements pour les troupes américaines stationnées au Nouveau-Mexique et il faisait ainsi des bénéfices importants. Ces munitions de guerre et de vivres étaient tellement considérables qu'il lui fallait souvent de cent à cent-cinquante wagons pour ce transport. Les caravanes d'Aubry se composaient ordinairement de deux à trois cents hommes dont la plupart étaient des Mexicains. Ceux-ci craignaient fort Aubry et ses ordres étaient remplis à la lettre. Jamais dictateur ne fut plus fidèlement obéi. Mais si les employés d'Aubry le redoutaient, c'était à la manière des troupiers de Napoléon pour leur maître. Ils lui étaient dévoués jusqu'à la mort, car sous la rude écorce de notre héros se cachait un cœur plein d'amé-

nité. Son regard ardent lançait parfois des jets de flamme, mais il prenait bientôt une expression pleine de bienveillance. La hardiesse avec laquelle il exécutait les plus périlleuses entreprises, inspirait à ses subalternes une confiance illimitée. Rien ne leur semblait impossible à Aubry. Celui-ci exigeait d'eux un travail assidu, mais étaient-ils frappés de maladie, ils étaient mis sous les soins du médecin qui accompagnait toujours la caravane et lui-même se tenait à leur chevet durant la nuit. Si quelqu'un de ses employés perdait la vie, il sustensait sa famille avec une générosité qui ne se laissait jamais.

Sa bonté s'étendait également à tous les voyageurs sur les plaines pour lesquels il était une véritable Providence. Toutes ses caravanes avaient ordre de ne jamais manquer de venir en aide à ceux qui seraient dans la détresse sur la route. Si les mules de malheureux voyageurs avaient été dérobées par les sauvages ou s'étaient écartées dans la prairie, ses hommes devaient leur donner d'autres animaux afin de continuer leur trajet ; si leurs vivres étaient épuisés, ils avaient ordre de les remplacer et si leur wagons étaient brisés, ce qui arrive souvent sur les plaines, ils devaient les réparer.

Aussi, le nom d'Aubry devint extrêmement populaire et respecté et bien des gens ne le connaissaient que sous le nom de Napoléon I qu'on lui avait donné. Notre compatriote profondément désintéressé semait l'or à pleines mains sur tout ceux qui sollicitaient son aide et sa libéralité égalait son intrépidité à toute épreuve.

Durant ses longues courses, Aubry aimait toujours à passer par les endroits les plus dangereux et les plus courts, fussent-ils bordés de précipices affreux, et il offrait souvent de libérales récompenses à ceux de ses hommes qui voulaient le suivre. Les autres traitants qui l'accompagnaient essayaient en vain de le faire renoncer à ces courses périlleuses. Il aimait à braver l'inconnu et les dangers et il avait besoin de grandes émotions. La vie ne devait pas être pour lui paisible comme ces rivières qui serpentent la vallée avec un doux murmure, mais orageuse comme ces torrents, qui se ruent à travers des débris de rochers, renversant tous les obstacles à leur passage.

Aubry tâchait aussi de découvrir les routes les plus directes et il y a plus d'une fois réussi, ainsi qu'on le verra ultérieurement. Souvent il avait à lutter contre les sauvages qui apparaissaient menaçants et en nombre fort supérieur. C'était alors des combats sanglants et désespérés où plus d'un enfant de la nature allait rouler sur le sol. Plusieurs de ses hommes tombaient également sur le carreau, mais Aubry savait toujours bien faire face aux situations les plus complexes.

VI

Dans une seule expédition, Aubry perdit toute la fortune considérable qu'il avait amassée. Il avait fait des achats considérables de marchandises pour expédier au Nouveau-Mexique et il comptait sur des recettes brillantes. Mais il fut bien déçu. En arrivant à Council Grove, à environ 150 milles du fort Independence, il apprit que les sauvages avaient mis le feu à la prairie, comme cela arrive souvent, soit intentionnellement ou par accident.

On sait ce que sont ces immenses incendies. En un instant, le feu qui éclate à un endroit se répand comme un ouragan avec la rapidité de l'éclair. Il envahit des espaces immenses, rase complètement l'herbe sèche des prairies, qu'il transforme en un océan de flammes tourbillantes ; les gerbes de feu illuminent l'horizon de leurs lueurs rougeâtres et à leur bruissement succèdent des détonations dans l'air semblables à celles des armes-à-feu. Le feu prend mille formes différentes. Tantôt on le dirait sinueux comme un serpent, tantôt il ondule comme une vague montonnée. La rafale change-t-elle de direction, il s'arrête subitement comme un coursier vigoureusement refrené et il va promener ailleurs sa marche furibonde en laissant derrière lui une longue trainée de fumée. Tous les voyageurs qui ont assisté à ce spectacle le disent vraiment grandiose. L'herbe ainsi détruite sur une aussi vaste zone, il n'est plus possible à une caravane de traverser les prairies. Les centaines de mules qui transportent de lourds wagons n'ont pas d'autre moyen de subsistance, car il ne serait pas possible de transporter assez de fourrage pour les nourrir durant ce long trajet. Les mules mexicaines résistent tellement bien aux fatigues qu'elles peuvent cependant être plusieurs jours sans boire ni manger, mais il n'est pas ainsi des mules américaines qui ne sauraient endurer de pareilles privations.

Il n'y avait qu'un moyen hardi de pénétrer dans le Nouveau-Mexique avec toutes les richesses qu'il y transportait. Aubry était homme à le tenter. C'était de faire un assez long circuit en allant passer à travers les vallées qui s'étendent le long de la chaîne des Montagnes Rocheuses. Si l'expédition avait la chance de passer assez tôt pour éviter les tempêtes de neige qui sévissent à certaines époques au pied de ces monts sourcilleux, elle pouvait espérer de parvenir saine et sauve à destination, mais dans l'autre alternative, elle courait risque d'y trouver son tombeau. Les funestes présages de beaucoup d'amis d'Aubry faillirent se réaliser.

Après beaucoup de marches fatigantes le long de la rivière Arkansas, la nombreuse caravane arriva dans la vallée du Purgatoire, nommée ainsi par les canadiens qui l'appelaient Picatoire¹; ils lui ont donné cette désignation parceque l'endroit était extrêmement difficile.

La rivière du Purgatoire est peu large, mais fort rapide et sur ses bords s'élèvent des touffes de cotonniers et autres arbustes d'une grande variété. Ses flots roulent quelquefois à travers des terrains montagneux dont les sommets gri-âtres sont dénudés et où se dressent clair-semés des cèdres rabougris. L'ours, le daim, l'antilope et autres bêtes fauves se réfugient quelquefois dans cette région.

La vallée porte bien son nom significatif de Purgatoire. Car la caravane d'Aubry avait à peine fait halte, qu'un affreux ouragan se déchaina. Le vent hurlait avec violence en allant s'engouffrer dans les gorges des montagnes et la neige fouettée par la bise tombait tourbillonnante en blanchissant la plaine. Au craquètement des arbres qui se tordaient sous la rafale succédaient les cris des animaux carnassiers sortant avec effroi de leurs tanières. La scène était bien propre à jeter dans l'épouvante le malheureux voyageur surpris par cette bourrasque.

Comme il était impossible de s'avancer davantage en wagons, les hommes de l'expédition crurent que c'en était fait d'eux et de leurs animaux. Les vivres ne pouvaient durer bien longtemps et le fourrage allait manquer.

Dans cette triste conjoncture, Aubry offrit de donner \$1,500 à ceux de ses aides qui iraient porter une lettre au gouverneur du Nouveau Mexique à Santa-fé, afin de réclamer le secours immédiat des troupes pour empêcher leur perte commune. Deux partirent mais ils revinrent le lendemain sur leurs pas, la neige était amoncée partout et s'élevait quelquefois en véritables monticules, semblant offrir une barrière infranchissable.

Aubry se décida alors de faire ce que les plus hardis ne pouvaient effectuer et il offrit une rénumération élevée à ceux qui voudraient l'accompagner. Deux hommes se présentèrent pour le suivre. Mais ils n'allèrent pas loin sans rebrousser chemin. La neige s'élevait jusqu'à la ceinture, un froid glacial régnait et il n'y avait qu'Aubry avec son mâle courage et ses muscles d'acier pour pouvoir se frayer un passage. Il se munit d'armes-à-feu, de quelques tranches

¹ Les Canadiens ont ainsi baptisé plus d'une rivière de l'ouest. Ce sont eux qui ont nommé entre autres cours d'eau : *Fr-à-cheval*, *Fonta ne qui-boit*, *Carhe-à-la-poutre*, *Rivière-aux-cajeux*, *Rivière-boisée*, *Rivière-aux-bouteaux*, *Rivière-aux-chutes*, *Rivière-malheur*.

de venaison et partit comme toujours avec cette indomptable intrépidité qui jamais n'a fléchi.

Aubry était à environ 400 milles de Santa-fé et à 250 milles des habitations les moins éloignées. On voit quelle rude tâche il avait à accomplir. Il se trouvait absolument dans la même situation qu'autrefois l'intrépide Lasalle, avec lequel sa vie offre d'ailleurs plus d'un parallèle. lorsqu'après le désastre de son vaisseau le *Griffin*, il fut obligé de laisser l'Illinois et de franchir seul et à pied 1200 milles à travers des forêts pleines de neige, vivant de chasse, courant les plus grands dangers, pour aller chercher du secours au Canada afin de poursuivre ses glorieuses découvertes. Aubry marchait depuis l'aube jusqu'au crépuscule, franchissant tous les obstacles et triomphant de l'accablement physique causé par ces marches forcées. Lorsque le soleil avait cessé de dorer la cime des Montagnes-Rocheuses, il n'avait pour s'abriter contre la tempête et pour toute place de repos que l'épaisse couche de neige, qui menaçait de l'ensevelir et dans laquelle il se creusait un lit.

Après de longs jours de marche, il arriva le soir à la résidence de M. P. A. Senécal, à San Miguel, lequel le croyait bien perdu dans les neiges des Montagnes Rocheuses. Il s'y procura une excellente monture et partit immédiatement pour se rendre à Santa-fé et comme il pouvait l'emporter sur le plus rapide *caballero* du pays, il y arriva tard dans la nuit, après avoir changé trois fois de chevaux et avoir parcouru une distance de 50 milles sur un terrain fort accidenté. Sans plus de forme, il se rendit en toute hâte à la demeure du gouverneur. Le domestique ou *portero* ne voulait pas éveiller son maître, mais Aubry le menaça de son revolver s'il ne le conduisait de suite à sa chambre. Ce brutal argument eut son effet. Le premier dignitaire du Nouveau Mexique, après avoir su le nom de son visiteur matinal, se leva immédiatement, et les salutations de rigueur faites, un dialogue animé s'engagea à peu près dans les termes suivants :

— Gouverneur, j'ai 400 hommes, 1200 mules et une immense quantité de marchandises menacés d'une perte certaine au pied des Montagnes Rocheuses, il me faut le secours immédiat de vos troupes.

— M. Aubry, je n'ai pas d'instruction dans ce sens et je ne puis agir sans y réfléchir.

— Gouverneur, ma demande est péremptoire, vous ne pouvez laisser périr 400 hommes et me condamner en même temps à la ruine. Il me faut l'aide de vos troupes, si vous me le refusez, je vais prendre des moyens extrêmes pour l'obtenir.

— M. Aubry, il me faudrait du temps pour organiser un pareil envoi de troupes.

— Gouverneur, vos soldats sont prêts, vous avez des wagons et il faut qu'ils partent sans retard, avant même le lever du soleil. Donnez les ordres aux officiers et les hommes vont pouvoir se mettre de suite en route.

Aubry avait un air menaçant et le gouverneur qui le connaissait dut obtempérer à ses pressantes injonctions. Les ordres furent données et quelques heures après les soldats partaient pour la vallée du Purgatoire. Aubry avait eu la prévoyance d'acheter plusieurs centaines de mules qui accompagnèrent l'expédition afin de remplacer les siennes, qui avaient dû presque toutes périr. Les wagons furent chargés de fleur et de maïs.

Lorsque les militaires atteignirent la vallée du Purgatoire, ils furent accueillis comme des sauveurs par la caravane famélique, qui avait perdu tout espoir de salut. Les hommes s'étaient d'abord nourris de la chair coriace des mulets, mais dans une seule nuit, plusieurs cents de ces bêtes de somme étaient mortes de froid, et ils n'eurent durant plusieurs jours que du beurre et de la graisse pour calmer les tiraillements de la faim. Tant que les mules purent résister aux rigueurs du froid et de la faim, elles n'eurent pour pâture que les tiges des cotonniers qui bordaient la rivière Purgatoire. On ne put emporter qu'une partie des effets d'Aubry et la plupart des wagons durent rester sur place. Ceux-ci au nombre d'environ cent-cinquante avaient une valeur de sept à neuf cents piastres chacun. Ainsi la perte des mules, des wagons et des marchandises atteignit un chiffre énorme. Non seulement Aubry engloutit dans cette malheureuse expédition tout ce qu'il possédait, mais il se trouva en face d'un passif de \$90,000.

Un pareil désastre aurait pu décourager les plus déterminés, mais notre héros sut le supporter courageusement. Ayant un crédit illimité chez ses fournisseurs de St. Louis, de New-York et de Philadelphie, il put continuer son commerce sur une échelle aussi considérable que par le passé et réparer en peu de temps les brèches qui avaient été faites à sa fortune.

VII

Un voyage d'Aubry à travers les plaines vers 1850 fut marqué par un fort tragique accident. Un M. White, riche marchand, se rendait au Nouveau-Mexique et avait pris place à bord du convoi d'Aubry. En arrière de ce train, suivaient des wagons américains,

l'avant-garde était formée par la caravane de M. P. A. Senécal et rien n'était pittoresque comme l'aspect de ces longues lignes de voyageurs se déroulant à travers l'immensité de la plaine.

Arrivé à un endroit entre Whetstone Branch et Roch Creek, M. White, las de la lenteur du trajet, crut que tout danger était passé et, malgré les représentations d'Aubry, il laissa le convoi et prit les devants. En passant près de la caravane de M. Senécal, il demanda comme une faveur de se faire accompagner par M. Gosselin, son second, qui était fort habitué à braver les mille dangers des plaines. Gosselin démontra à M. White qu'il fallait encore traverser des endroits périlleux, infestés de sauvages et qu'il courait à une perte presque certaine. M. White fit la sourde oreille et Gosselin se décida à l'accompagner.

La petite caravane se composait de M. White, de sa femme, d'une petite fille, d'un allemand, d'un américain, d'un mexicain, d'un serviteur nègre et finalement de Gosselin, intrépide comme un loup de mer. Elle n'alla pas loin sans que Gosselin qui avait le flair exercé d'un indien, dit qu'après avoir apposé ses narines sur le sol, il sentait le sauvage. Son instinct de limier ne le trompa pas et on pouvoit voir peu de temps après des ombres noires détacher dans le lointain et se dessiner de plus en plus en s'avançant rapidement dans la direction de la caravane.

Gosselin sachant que ses compagnons étaient trop peu nombreux pour lutter contre les assaillants qui s'avançaient comme une avalanche, alla immédiatement à toute vitesse donner l'alerte à la caravane de M. Senécal, qui était la plus rapprochée. Celui-ci partit aussitôt avec plusieurs de ses hommes à cheval pour venir à la rescousse. Mais pendant ces mouvements qui prirent nécessairement du temps, les sauvages attaquaient la petite caravane qui lutta bravement contre eux. Celle-ci était trop peu redoutable pour que ses assaillants n'en eussent pas raison, aussi en peu de temps tous gisaient sur le carreau, à l'exception de Madame White et de sa petite fille, âgée d'environ huit ans, que deux sauvages emportèrent rapidement sur leurs coursiers. Le bruit de la fusillade avait bien démontré à M. Senécal et à ses compagnons que la caravane courait les plus grands dangers, si elle n'avait pas déjà été toute massacrée. Malgré la vitesse de leur course, ils ne purent arriver à temps pour faire face à l'ennemi, mais ils se mirent à sa poursuite après avoir donné l'éveil aux wagons américains qui s'avançaient plus loin. Ceux-ci arrivèrent en peu de temps pendant que M. Senécal et ses hommes ne perdaient pas de vue les cruels ravisseurs. Après une course furibonde de plusieurs heures, le sauvage qui emportait Madame White ne

pouvant s'enfuir avec sa dépouille aussi promptement que les autres, et se voyant sur le point d'être cerné, mit pied à terre avec sa victime et il lui donna un coup de lance dans la poitrine, qui mit fin aux jours de cette femme infortunée. Il n'eut que le temps de monter à cheval et de s'enfuir pour aller rejoindre la troupe qui avait pris de l'avant. Un mexicain retira la lance acérée qui avait terminé la malheureuse existence de Madame White. Les dragons continuèrent à pourchasser les sauvages et ils réussirent à en tuer quelques-uns.

Ils ne purent cependant mettre la main sur l'indien qui avait ravi la jeune enfant de Madame White. De retour à Santa-fé, M. Senécal fit offrir des présents considérables au nom de la succession White à ceux qui ramèneraient la petite fille, que l'on réussit à obtenir, moyennant une forte rançon, après deux ans d'une pénible captivité chez les sauvages du sud.¹

Les sauvages des prairies et des montagnes du Nouveau-Mexique excellent à ravir les femmes et les enfants des blancs. Souvent on compte leurs captifs par centaines. Les femmes leur servent d'esclaves et ils adoptent les garçons qui deviennent plus tard des guerriers. Quelquefois les captifs réussissent à s'esquiver, mais la plupart passent leur vie au milieu de leurs maîtres inhumains en menant une existence extrêmement misérable. On raconte qu'entre autres mauvais traitements, des sauvages qui avaient enlevé une femme américaine et son enfant jetaient ce dernier dans l'air et le laissaient retomber sur la pointe de leurs lances aigues. Toute la bande s'amusait à lui faire subir ce supplice barbare jusqu'à ce que son corps fut tout transpercé et qu'il eût rendu le dernier souffle en présence de sa pauvre mère, qui s'arrachait les cheveux de désespoir.

VIII

Dans ses voyages de Santa-fé au Fort Independance, Aubry cherchait toujours à découvrir les voies les plus courtes afin d'abrèger autant que possible le trajet. Il obéissait ainsi à une idée fixe sans s'occuper des dangers ou des obstacles.

Vers 1850, il revint aux Etats-Unis en compagnie de M. Senécal

¹ Cette tragédie est relatée par W. W. A. Davis dans son livre *El Gringo ; or New-Mexico and her people*. Mais la version de cet écrivain diffère de celle-ci, qui a tout le caractère de véracité voulue, puisqu'elle est celle d'un témoin oculaire, M. P. A. Senécal, qui a tout fait pour empêcher l'atrocité ainsi perpétrée par les sauvages des plaines.

et de plusieurs marchands américains. Rendu à environ 300 milles de Santa-fé, il laissa les sentiers battus et dit à ceux qui l'accompagnaient qu'il allait tenter de passer par une route inconnue dans le but d'en venir à la découverte, objet de ses désirs et de ses efforts. Les autres marchands ne voulaient pas s'aventurer dans cette plaine sablonneuse et immense, une véritable *terra incognita*, où il n'y avait pas la moindre trace de vie organique, et ils firent les plus pressantes objections au projet d'Aubry. Celui-ci ne voulut pas en démordre et affirma qu'il y passerait seul s'ils refusaient de l'accompagner. Ses compagnons baissèrent pavillon devant cette volonté inflexible et se décidèrent à le suivre. Durant les deux premiers jours les voyageurs ne foulèrent qu'un sable mouvant qui s'étendait en une plaine sèche, aride, immense comme l'océan et où le morne silence qui pèse sur la nature, pèse sur l'esprit, comme le cauchemar de la solitude. Pas le moindre gazon pour tapisser le sol, pas d'arbres pour s'abriter sous leur pavillon contre les ardeurs d'un soleil tropical, pas le plus léger filet d'eau pour désaltérer le voyageur respirant une atmosphère brûlante et en proie au tourment de la soif. C'était le désert sans oasis. Les voyageurs voulurent rebrousser chemin, mais Aubry demeura inébranlable. La boussole en mains, on le voyait errant au loin ça et là, cherchant l'eau et l'herbe qui manquaient, car les animaux étaient haletants de soif et de faim. Ce n'est que le troisième jour qu'il en trouva.

Un soir, la caravane s'était arrêtée pour le campement de la nuit. Le temps était des plus agréables, le ciel était pur, la brise caressait à peine les longues herbes des prairies qui exhalaient leurs senteurs embaumés, les animaux paissaient tranquillement et on n'entendait que le pétilllement de la flamme du brasier qui répandait de vives clartés. Pendant que toute la nature semblait silencieuse, on entendit inopinément le bruit d'une cavalcade bruyante qui s'avavançait rapidement dans cette direction. C'était une nuée de sauvages, qui comme toujours, voulaient surprendre les voyageurs afin d'enlever leurs mules et les détrousser. Tous les hommes furent en un instant mis sur le qui-vive et saisirent leurs armes pour se préparer à toute éventualité. Suivant la coutume ordinaire, les *arrieros* ou muletiers disposèrent de suite les wagons en forme de cercle en dedans duquel on mit les mules en sûreté. Les hommes se tinrent derrière les wagons qui leur servirent de remparts, prêts à coucher l'ennemi en joue. Celui-ci était divisé en deux bandes, dont chacune avait un chef, ayant la tête ornée de panaches, le visage bariolé et les bras tatoués. Aubry et M. Senécal leur firent signe à une certaine distance de ne plus s'avancer, sinon ils

recevraient une bordée. Les deux chefs mirent pied à terre comme pour parlementer.

Au nombre des animaux de la caravane, il y avait une superbe jument, couleur orange, appartenant à M. Senécal, et fort bien dressée pour chasser le bison, qui constituait à peu près la seule nourriture de l'expédition. Elle tenta fort les sauvages, qui refusèrent de s'en retourner sans qu'on la leur donnât. Mais M. Senécal, ne voulant pas s'en dessaisir, répondit qu'il aimait mieux combattre que de leur en faire don. Il leur offrit en revanche certains articles qu'il leur étala et ayant une valeur de plusieurs cents piastres, mais les sauvages tinrent mordicus à la cavale orange. C'était là la condition de leur retraite.

Aubry, fatigué finalement de leurs obsessions, empoigna soudainement l'un des chefs sauvages, en saisissant les longues nattes dans lesquelles brillent des plaques d'argent et qui flottent sur leurs épaules. Il le fit sauter comme un pantin en lui assénant force taloches et coups de pieds et l'étrilla d'importance. Les coups furent si prestement appliqués que le chef sauvage, affolé de terreur, ne sortit broyé des mains d'Aubry que pour mettre le pied à l'étrier et s'élançer comme un trait dans le lointain avec toute la troupe effarée. Elle ne se croyait pas assez forte pour avoir le dessus sur des hommes aussi peu sensibles à la crainte.

Ceux-ci s'attendaient bien à une attaque sérieuse après la dégelée bien conditionnée administrée par Aubry au chef sauvage. Aussi ils se préparèrent en conséquence à recevoir l'assaut durant la nuit. Les sentinelles furent doublées, eurent constamment l'oreille au guet et toutes les carabines étaient prêtes à faire feu. Mais l'ennemi ne revint que le lendemain en nombre imposant. Ce bataillon était bien composé de 1200 à 1500 hommes. Les assaillants insistèrent de nouveau pour avoir la cavale orange. Mais on leur intima formellement qu'ils ne l'auraient pas et qu'on ne leur donnerait de plus que la moitié des présents offerts la veille. Si ces conditions ne leur étaient pas agréables, ils devaient emporter le butin qu'ils convoitaient par la force de leur carabines. Cette conduite déterminée leur fit entendre raison, ils agréèrent cette condition, puis disparurent au milieu d'un nuage de poussière. On ne revit plus ces insolents et dangereux maraudeurs.

Aubry ne réussit pas à découvrir cette fois la voie courte et sûre qu'il cherchait à travers ces incommensurables espaces. Mais tenace comme toujours, il revint à la tâche l'année suivante, lors de son voyage de retour au Missouri. Il était accompagné d'un nommé P. H. Leblanc, un canadien originaire de Milton, et qui a été assas-

siné il y a trois ans au Nouveau-Mexique. Une source des plaines porte aujourd'hui son nom (*Leblanc's Spring.*)

Cette seconde tentative échoua également, mais à son troisième passage dans ce désert, l'année consécutive, Aubry trouva la route si ardemment désirée et si patiemment recherchée. Elle abrège de cent milles le trajet des plaines et en trouvant cette voie directe, il a rendu un immense service aux voyageurs. Le nom de son découvreur est attaché avec raison à cette route.

IX

Aubry traversa non seulement souvent les plaines de l'ouest, mais il fit encore sept à huit voyages en Californie, que la fièvre de l'or commençait à transformer et où demeuraient un nombre considérable de canadiens, éparpillés dans l'intérieur à la recherche du précieux métal. Il alla y vendre d'immenses troupeaux de moutons qu'il achetait au Texas et au Nouveau-Mexique.

L'élevage des moutons se fait sur une grande échelle dans ces deux pays et constitue leur commerce le plus important. Il y a trente ans pas moins de 500,000 moutons étaient exportés annuellement du Nouveau-Mexique sur les marchés du sud. Les moutons broutent l'herbe extrêmement nutritive des prairies et plusieurs milliers sont souvent placés sous la garde d'un seul pâtre, qui avec trois ou quatre gros chiens bien dressés, sait fort bien conduire son troupeau. Les bergers avec leurs chiens et leurs moutons passent la nuit sur les plaines durant de longues semaines à la recherche des meilleurs pâturages et parcourent des distances considérables. Les chiens réussissent à se faire respecter des moutons et sont de fort utiles auxiliaires pour les bergers. Ils font preuve d'une sagacité étonnante. Ils conduisent souvent seuls un troupeau dans une direction éloignée, le surveillent durant tout le jour et le ramènent le soir au point de réunion. Si le troupeau passe la nuit sur les plaines, les chiens font la sentinelle et le protègent contre les dents des loups et autres animaux carnassiers. Les moutons du Nouveau-Mexique sont de petite taille, portent de grandes cornes, leur chair qui est la principale nourriture des habitants est exquise. Depuis l'établissement de la Californie, des troupeaux énormes y sont expédiés et traversent les déserts qui séparent cet état du Nouveau-Mexique. Les moutons commandent en Californie des prix qui compensent amplement les troubles et les dépenses de ceux qui vont les y conduire. Au temps où Aubry en expédiait dans le nouvel Eldorado, les moutons avaient une valeur de deux à trois

piastres par tête au Nouveau-Mexique et de six à huit, souvent plus, à San Francisco et autres places.

Recevant et lisant les journaux avec beaucoup de soin, aussitôt qu'il apprenait la hausse des prix sur les animaux, Aubry en habile spéculateur, en envoyait le premier dans la Californie. Il y trouvait son compte, car on rapporte qu'une seule spéculation de ce genre lui donna un bénéfice net de \$70,000. Ces animaux appartenant à la gent trotte-menu n'atteignaient souvent la Californie qu'après un trajet de trois ou quatre mois.

Aubry suivit d'abord les routes ordinaires pour se rendre en Californie, lesquelles étaient fort longues et très au sud. Presque toutes longeaient les rivières qui serpentent les immenses espaces à parcourir telles que le Del Norte, San Pedro, la Gila, le Colorado et autres. Mais il abrégéa considérablement ensuite ces chemins riverains et qui étaient fort sinueux. A certains endroits, il coupa des pointes qui allongeaient inutilement la route de quinze à vingt milles, et traça de préférence ses routes plus directes là où il y avait beaucoup d'herbe et d'eau. Depuis une certaine place sur la rivière San Pedro jusqu'à la rivière Los Menibres, la route sur plusieurs cents milles porte le nom de notre intrépide compatriote (*Aubry's trail*). Davis¹ la mentionne comme étant suivie par les caravanes qui revenaient de Californie au Nouveau-Mexique vers 1851 ou 1852.

Pour être utile aux caravanes qui pourraient venir de la Californie, Aubry avait adopté un mode ingénieux. A tous les endroits où il avait découvert une voie plus directe que celle suivie jusqu'alors, il attachait une bouteille à un poteau élevé et dans laquelle se trouvaient des papiers où les plus minutieux renseignements étaient donnés sur le chemin à suivre.

Mais Aubry comprit qu'il serait beaucoup plus avantageux de trouver une route plus au nord pour aller en Californie et située près du trente-cinquième degré de latitude. Il mit à la réalisation de ce projet l'audace et l'indomptable énergie avec lesquelles il poursuivait des entreprises que beaucoup réputaient chimériques.

Le 14 septembre 1853, Aubry arrivait à Santa-fé d'un voyage devenu fameux en Californie. Le 14 juillet, il traversa la chaîne de Siera Nevada au pas de Tejon et il atteignit le Rio del Norte à Liberata. Devançant les explorations des ingénieurs américains, il constatait que cette route, qui sera plus tard un nouveau chemin du Pacifique, ne présentait aucun obstacle pour un chemin de fer ou de wagons.

¹ *El Gringo ; or New-Mexico and her people*. Page 266.

Cette Sierra forme partie de cette grande chaîne de montagnes qui, sous un nom ou un autre, et à des hauteurs diverses, s'étend uniformément dans une même direction depuis la péninsule de la Californie jusqu'à l'Amérique Russe. Ces montagnes sont remarquables par leur étendue et par leur élévation, qui souvent dépassent celle des Montagnes Rocheuses et leurs croupes gigantesques sont ceintes d'une couronne de neige éternelle. Ce qui ajoute à leur singularité, c'est que souvent sur les plateaux se dressent isolément des pyramides de pierre, dont les pics neigeux dominent l'océan de 1400 à 1700 pieds.

Aubry trouva de l'or au passage du Colorado et en d'autres endroits ainsi que des minerais d'argent et de cuivre en grande abondance. A deux cents milles à l'ouest de la Sierra, il y avait une montagne, au front hérissé de forêts et de rochers, sujet de maints fabuleux récits. On assurait que ses flancs escarpés recelaient des lingots d'or, mais que jamais aucun blanc n'avait pu les gravir. Leur entrée était aussi bien protégée que le fameux jardin des Hespérides, rempli de pommes d'or, avant qu'Hercule n'eût tué le dragon aux cent têtes. Les indiens comme autant de Cerbères gardaient ces gisements métalliques avec une jalousie extrême et n'accueillaient les importuns visiteurs qu'à coups de balles et de flèches. Gervais Nolin, un canadien fort épris d'aventures, dont il a déjà été question, avait tenté plus de vingt fois d'aller palper les fameuses pépites d'or, mais il avait toujours été repoussé. Il avait dépensé une fortune assez élevée dans ces audacieuses entreprises.

Aubry crut qu'il lui appartenait d'aller à la conquête de cette nouvelle toison d'or et de mener à bonne fin une aussi dangereuse expédition. Il avait environ trois cents hommes à sa suite et il promit de donner \$500 à chacun de ceux qui voudraient le suivre pour aller se frayer une voie à travers la fameuse montagne dorée. Les plus hardis, au nombre d'une trentaine seulement, acceptèrent cette offre et partirent, Aubry en tête, armés jusqu'aux dents. Ils ne marchèrent pas longtemps sans rencontrer les Indiens qui voulaient leur barrer le passage. Aubry ne voulut pas reculer d'une semelle et il escalada les contre-forts abrupts et rocailleux de la montagne au milieu du sifflement des balles.

Durant quatre à cinq jours surtout il fut cerné avec ses hommes par une nuée de sauvages, qui fesaient pleuvoir sur eux des balles d'or, tant le précieux minéral abondait.¹ Aubry et ses compagnons

1. Dans sa courte notice biographique sur Aubry, Bibaud fait erreur en disant qu'Aubry est "célèbre par ses voyages dans les deux Amériques," car son action s'est circonscrite aux Etats-Unis. Il est encore inexact d'affirmer qu'Aubry "dans ses voyages dans le sud, a combattu dans une sierra des sauvages qui tiraient avec des balles d'or."

luttèrent avec un courage incroyable, le premier surtout donnait l'exemple et frappant d'estoc et de taille, il faisait de sanglantes trouées parmi les agresseurs. Chaque jour, quelqu'un des hommes d'Aubry tombait le long de la route, frappé d'une balle mortelle ou ne pouvant plus se traîner, épuisé par les pertes de sang ; la petite et valeureuse escouade était constamment décimée dans cette lutte homérique et inégale. Le combat se poursuivit ainsi durant environ un mois. Aubry n'échappait à un ennemi que pour tomber de Charybde en Scylla et avoir à combattre plus loin d'autres sauvages non moins féroces. La plupart de ses compagnons laissèrent leurs os au milieu de ce pays et les autres furent criblés de blessures et Aubry lui même reçut sept à huit meurtrissures. Il n'arriva à Santa-fé qu'avec quelques hommes lardés de coups, d'une maigreur effrayante et ressemblant plutôt à des spectres sortant du tombeau. Les blessures d'Aubry étaient tellement graves que son médecin affirmait qu'elles seraient mortelles pour tout autre. Après plusieurs jours de repos, il était cependant aussi ingambe que jamais et prêt à recommencer sa vie aventureuse, comme le brave guerrier, qui, meurtri au feu, ne pense ses nobles cicatrices que pour porter de meilleures estocades.

X

Vers 1854, Aubry fit encore une course extrêmement rapide. Il paria qu'il se rendrait de San Francisco à Santa-fé en vingt-deux jours et il est peut-être inutile d'affirmer, disait un journal de St. Louis, Missouri, qu'il gagna son pari, tant le public était habitué à ses tours de force.

Le 6 juillet 1854, il laissa de nouveau la Californie pour trouver un bon chemin de San José à Albuquerque, ville du Nouveau-Mexique. Il eut la bonne idée de rédiger un journal de son expédition, qui fut reproduit dans le *Missouri Republican* de St. Louis, le 26 septembre, puis traduit dans l'*Ere Nouvelle*, journal publié aux Trois-Rivières et qui a passé depuis de vie à trépas. On y voit qu'Aubry n'est pas un voyageur vulgaire, il parle de tout ce qu'il voit en observateur expert et on ne croirait pas que l'homme doué d'autant d'initiative, d'un jugement si sain et de connaissances aussi étendues, n'ait reçu dans son jeune âge que quelques notions de grammaire et d'arithmétique.

Voici ce journal de voyage qui servira à faire connaître et apprécier son auteur :

San Jose, Californie, 6 juillet 1854.

Nous quittons cette place aujourd'hui pour le Nouveau-Mexique, avec un parti de soixante hommes et équipés à une dépense d'environ quinze mille piastres. Le juge Ottero, M. Chavis, et M. Perer sont mes compagnons. L'objet de cette expédition est de tracer un chemin roulant de cette vallée à Albuquerque sur le côté nord de la Gila, dans la 35e parallèle de latitude ou aussi près d'elle qu'il sera praticable.

22 juillet.—Aujourd'hui nous avons touché la rivière Mohave, après avoir traversé les montagnes du Coast Range près de San Juan, et la Sierra Nevada au Pas de Tejon. Le Pas, à travers le Coast Range, est bas et ne présente aucune difficulté pour un chemin de fer, et il peut être suivi au pied du Coast Mountain, très-facilement jusqu'à la Sierra Nevada, car il est de niveau partout. Les terres à l'ouest des lacs Tulare sont inférieures et ne seront jamais habitables. Il a fait excessivement chaud ; le thermomètre a 112 degrés à l'ombre.

Le Canon de Uves (ou Pas de Grape) est le plus bas passage dans la Sierra Nevada, et le meilleur pour un chemin de fer, et de là la route viendrait en droite ligne jusqu'à la rivière Mohave.

30 juillet.—Nous sommes arrivés aujourd'hui à la Rivière Colorado, au même endroit que l'année dernière. Nous avons fait le trajet de San Jose à la Sierra Nevada en dix jours, et de cette montagne à ici en huit jours, comptant seulement les jours de marche. Nous avons perdu du temps à chercher un passage pour traverser cette rivière cinquante milles plus bas qu'ici ; nous n'avons point réussi. Le pays au sud est couvert de petites montagnes et de côteaux de sable. Cependant, je crois qu'il serait possible de trouver une bonne route en allant à l'est (quelques mots sont effacés) d'un point où la rivière Mohave tourne tout d'un coup au nord-est. Mais ce pays est aride et n'indique point d'eau. J'ai eu l'intention de le traverser, mais le juge Ottero s'y est opposé si fortement que j'ai abandonné mon projet.

Nous avons traîné notre bateau jusqu'ici sur un wagon sans la moindre difficulté, et une route ferrée peut se faire avec la plus grande facilité. Le terrain le plus propre à un chemin de fer ou à un chemin roulant, serait en partant du vieux passage espagnol, à douze milles de l'Agua Tiomese, dans la direction nord-est jusqu'ici. Il y a une *vegas* très étendue à environ quarante milles au sud-ouest d'ici, qui sera d'un grand avantage aux voyageurs. On ne rencontre point de sable sur cette route.

La distance du Canon de Uvas à cette place-ci, n'est pas tout-à-

fait de 300 milles, et la distance entière de San Jose ne s'élève pas à 600 milles.

Les voyageurs pourraient aussi atteindre ce passage-ci en prenant le vieux sentier espagnol qui conduit à la Vegas Callatana, le laissant vers le nord et et en marchant 25 milles au sud-est. On trouve à moitié chemin des sources et de l'herbe en abondance.

Des observations récentes font voir que ce passage se trouve presque dans la latitude de $35\frac{1}{2}$ degrés, comme le Vegas Callatana n'est que de quelques minutes en dedans de 36 degrés.

Nous avons trouvé la rivière Colorado environ 15 pds. plus basse que l'année dernière, et nous n'avons point eu de trouble à la passer. Quelle que basse qu'elle paraisse être, cependant, elle est encore navigable pour des steamboats de première classe ; l'on peut dire que c'est ici la tête de sa navigation, car il y a un *canon* juste en haut de nous. Il n'y a pas de doute que ce point deviendra un jour un lieu d'embarquement pour les habitants du Lac Salé.

31 juillet.—Nous avons traversé le Colorado en dix heures, sans pertes aucunes. Notre bateau allait admirablement bien sous la direction de Perca et de Chavis qui sont les meilleurs navigateurs du parti. Nous nous sommes arrêtés une demi-journée pour chercher de l'or sans grand succès. Nous en avons trouvé quelques petits morceaux dans le sable près de la rivière. Nos deux mineurs disent qu'il y a de bien meilleurs indices sur une petite montagne que nous avons traversée le lendemain près de la rivière.

1er. Août.—Nous avons fait vingt milles vers le sud-est, et nous avons traversé une petite montagne qui offre un bon passage : mais il y a de ce côté ci une quantité de coulées, de trois à quinze pieds de profondeur. Comme de raison, il n'y aurait pas grande difficulté à les aplanir pour un chemin de fer ou de roulage. Nous avons touché le Colorado là où il tourne au sud.

2 août.—Fait quinze milles à l'est, presque dans nos traces de l'année dernière. Pays plan et graveleux ; point de bois.

4 août.—Hier et aujourd'hui, nous avons fait cinquante milles vers le sud-ouest, dans la même vallée unie, qui est remplie de lacs et de sources de bonne eau ; il y a dans cette vallée un *plaza*, ou lac asséché, d'environ 25 milles de longueur et 10 de largeur.

Cette vallée ou prairie s'étend jusqu'à Zuni, mais comme elle fait un détour vers le sud et ensuite vers le nord il faudra trouver une route plus directe pour conduire au Del Norte.

On dirait que la présence de notre parti, qui est si considérable, a mis la confusion parmi les sauvages. Nous avons trouvé plusieurs *rancheries* qu'ils avaient abandonnés avec leurs récoltes qui consistent en melons d'eau, citrouilles et un peu de blé-d'inde. A

d'autres places, ils ont laissé des arcs, des flèches, etc., etc. Nos hommes sont chagrins de ne pas avoir l'occasion de se venger du mauvais traitement que nous en avons reçu l'année dernière. Il nous serait absolument inutile de les poursuivre, car ils se sont retirés dans des montagnes raboteuses.

5 août.—Nous avons été arrêtés une demie journée à chercher un passage de niveau sur une hauteur égale et nous en avons trouvé un très plat de 100 à 200 verges de largeur. Nous avons fait deux milles vers le nord et huit vers l'est ; nous avons rencontré deux sources de bonne eau, beaucoup d'herbe et de bois.

Aujourd'hui Chavis, Perca, et quelques hommes ont rencontré un parti de sauvages, et ils ont échangé quelques coups de fusil.

6 août.—Fait 25 milles sur un terrain élevé et uni, abondamment couvert d'herbe et de bois. Nous avons vu du chevreuil et des antilopes, et trouvé de l'eau de pluie à plusieurs endroits.

7 août.—Fait 20 milles sur le même pays plan ; trouvé de l'herbe, du bois et de l'eau en abondance. Nous avons traversé aujourd'hui plusieurs branches du *William's Fork* ou *Big Sandy*, et sommes campés à la tête de la principale. Je suis allé sur le haut du rocher élevé et j'ai pu reconnaître les montagnes de Garrotero, près de notre chemin de l'année dernière.

8 août.—Nous avons pris une direction Est, et avons passé le chemin du Lieut. Whipple au bout de trois milles. Nous continuâmes dans la même direction et au bout de dix milles nous rencontrâmes un bois fort épais de pin, de cèdre et de sapin, où nous fûmes retardés des heures sans pouvoir passer à travers ; il est impossible d'y passer à pied. En conséquence nous primes le sud et nous avons fait huit milles sur le chemin de Whipple.

9 août.—Nous quittâmes le chemin de W. au nord, et marchâmes du côté de l'est. Nous passâmes près d'une vallée de 15 milles de largeur et de 20 de longueur ; nous en passâmes une autre de 10 milles de longueur et environ 7 ou 8 de largeur. Hier et aujourd'hui nous avons trouvé plusieurs sources de bonne eau.

Tout ce pays est pourvu d'herbe en abondance, et nous avons trouvé aujourd'hui assez de bois pour construire mille milles de chemin de fer ; les arbres ont d'un à quatre pieds de diamètre, et de cent à deux cents cinquante pieds de hauteur. Il y a des montagnes au nord et au sud de nous toutes couvertes de bois. Nous avons fait 20 milles à l'est et 15 au sud-est. Ce soir je suis allé sur le haut d'une montagne et j'ai découvert, d'après la formation du pays en avant de nous, qu'il doit y avoir une rivière à pas plus de 25 milles de notre camp ; ça peut être le Colorado Chiquito.

Le 10.—Nous avons fait 27 milles vers le nord-est et nous avons

touché le Colorado Chiquito. Suivant un des hommes de Perca nous sommes vis-à-vis des villages des Moquis. Jusqu'à présent nous avons admirablement bien réussi dans le but de notre expédition, c. à. d., à trouver une route de roulage à cette place-ci ; et nous avons le champ clair de ce camp à Zuni, car l'on peut suivre la vallée de cette rivière tout le long sans le moindre obstacle. Aujourd'hui le pays que nous avons parcouru est plus riche en bois et en herbe. Cette rivière a environ vingt verges de largeur et un pied et demi de profondeur. La vallée est étroite, couverte de gros foin et peu propre à la culture ; on y trouve quelques petits cotonniers sur les bords de la rivière.

Nous sommes venus du Grand Colorado ici, en neuf jours de marche ; distance, 225 milles.

Le 11.—Nous sommes arrivés aux chutes du Colorado Chiquito au bout de huit milles de marche, et nous fimes 22 milles dans l'après-midi. Nous remontons la rivière dans une direction S. S. E. Nous avons découvert aujourd'hui que la distance peut être raccourcie de 30 à 40 milles en partant de notre camp du 7 courant dans une direction directe est pour venir tomber sur la rivière où nous sommes campés. Il faudrait laisser au nord une plus haute montagne couverte de beaux bois, et au sud quelques côteaux plats.

Le 12.—Avons fait 35 milles à l'est, le long de la rivière où nous avons trouvé des traces de wagon ; beaucoup d'herbe et de cotonniers.

Le 13.—Fait 25 milles à l'est sur la rive nord de la rivière, et deux milles le long d'un ruisseau venant de l'est. Aujourd'hui nous avons été sur des hauteurs et nous avons trouvé plusieurs gros arbres pétrifiés ; il y en avait un de six pieds de diamètre et de 250 pds. de longueur.

Ce matin nous avons vu la Sierra Blanca, et nous avons reconnu d'autres montagnes sur ma route de l'année dernière.

Le 14.—Fait 25 milles à l'est par un pays plan ; le sol est graveleux ; bonne herbe, quelques cèdres et sapins. Nous sommes à environ 15 milles au nord du Colorado Chiquito.

Le 16.—Fait 20 milles à l'est ; nous avons rencontré mon chemin de l'année dernière à 35 milles de Zuni ; nous le suivrons jusqu'à cette place, et ensuite nous prendrons le chemin roulant pour nous rendre au Del Norte.

XI

Aubry arriva à Santa-fé, le 20 août, et d'un air radieux il annonça à ses amis qu'il avait trouvé enfin la fameuse route pour aller en Californie qu'il cherchait depuis si longtemps. Tous s'empresèrent de lui souhaiter la bienvenue et de chaudes poignées de main furent échangées. Ils se rendirent ensuite au magasin de M. Mercure, un compatriote, qui a acquis une jolie fortune au Nouveau Mexique.¹

Au nombre des personnes qui vinrent le saluer, il y avait le Major Richard H. Weightman, ci-devant paie-maître dans l'armée américaine, et qui fut l'un des deux premiers sénateurs délégués par le Nouveau-Mexique au Congrès des Etats-Unis. Weightman jalousait fort Aubry et il était, paraît-il, l'agent d'une puissante compagnie de chemin, qui voyait dans notre compatriote un rival aussi heureux que redoutable. De violentes attaques avaient été publiées sous son inspiration contre Aubry dans les journaux de St. Louis relativement à ses découvertes de routes. Celui-ci avait reçu les journaux où on le dénonçait, durant son voyage en Californie, et il avait hâté le règlement de ses affaires pour revenir immédiatement à Santa-fé, afin d'avoir des explications avec ceux qui le calomniaient d'une manière injurieuse. Bien qu'Aubry fût de dispositions paisibles, disait un journal de St. Louis, il ne pouvait endurer sans mot dire des imputations aussi injustes.

Aubry était d'habitude fort tempérant, mais lorsqu'il arrivait de ses longues courses, il aimait à réunir ses amis et à fêter son retour. C'est ce qui eut lieu chez M. Mercure. Mais au milieu de l'entrechoquement des verres, Weightman, qui avait ses déboires sur le cœur, provoqua Aubry avec des paroles acerbes. Celui-ci riposta vivement et lorsqu'eau-de-vie eut bien fermenté dans le cerveau de Weightman, on le vit mettre sa main dans sa poche d'habit en même temps que de l'autre il relevait son verre rempli de liqueur comme pour se l'ingurgiter. Aubry, qui comme les mexicains était toujours armé,² mit instinctivement la main sur son revolver pour se préparer à toute agression, mais au même instant, le lâche

1 M. Mercure est mort vers 1856.

2 Au Nouveau-Mexique, la plupart des habitants portent constamment des armes-à-feu. Le jour, la dague ou le revolver sont suspendus à leur ceinture et ils les déposent la nuit sous leur oreiller. Le marchand qui sert ses pratiques a tout près de lui un revolver à six coups et l'avocat qui va plaider est armé jusqu'aux dents. Aux bals, aux danses et même à l'église, les Mexicains portent des armes-à-feu ; on dirait que leur vie est sans cesse en jeu.

Weightman aveuglait Aubry en lui jetant dans les yeux le contenu de son verre et il lui lançait presque simultanément un coup de poignard dans la poitrine. Aubry ne put répéter en se tournant vers son ami Mercure que cette parole : "Je suis mort !" Et il tomba mortellement frappé par le poignard de l'assassin.¹

Cette fin tragique causa une excitation indescriptible à Santa-fé où Aubry était connu et aimé presque universellement. Le peuple s'attroupa menaçant et voulait écharper l'insensé Weightman, mais les troupes américaines arrivèrent aussitôt et parvinrent à conduire l'assassin dans la prison de la ville. Le lendemain, Weightman ayant cuvé son vin, on lui apprit qu'il était écroué parce qu'il avait assassiné Aubry. Cette lugubre nouvelle le frappa comme un coup de foudre, le vertige le saisit, il était fou ! Son dérangement cérébral ne fit que s'aggraver et quelques jours après il allait prendre place dans un asile des aliénés des Etats-Unis et, deux ans après cette date funèbre, il y terminait sa malheureuse existence.

Aubry fut inhumé dans le cimetière catholique et laissa des regrets universels.

Mgr. Lamy, l'évêque dévoué de Santa fé, lui disait quelque temps avant sa mort :

— Vous êtes riche, M. Aubry, vous devriez cesser à présent votre vie aventureuse, car vous pouvez à chaque instant périr sous les balles des sauvages.

— Ah ! non, Monseigneur, dit-il, j'ai déjà entendu siffler des milliers de ces projectiles, mais je m'en moque, ce ne sont pas les balles des sauvages qui me tueront.

Il avait raison, la balle ne devait pas terminer sa vie accidentée, mais le poignard d'un lâche major américain.

XII

La mort d'Aubry eut un douloureux retentissement à St. Louis et dans presque tous les états, où la renommée aux cent voix avait répandu son nom. Elle fit aussi beaucoup de sensation en Canada et particulièrement aux Trois-Rivières en même temps qu'elle plongea dans le deuil sa respectable famille. Les journaux des

¹ Beaucoup de rapports contradictoires ont été répandus sur la mort d'Aubry. Mais l'auteur a raison de croire que cette version est la seule authentique. Elle a été fournie par M. Henri Mercure, frère de Joseph Mercure, qui a assisté à la fin tragique d'Aubry et il en a relaté tous les détails à M. Sénécal, lors de son voyage au Canada, il y a trois ans.

Etats-Unis comme du Canada exprimèrent à l'envi leurs regrets et leur admiration pour les faits extraordinaires de cet homme, qui voulut avant tout, gravir les sommets élevés de la célébrité.

La *Western Review* disait que, "comme voyageur, Aubry a fait plus que des tours de force, il a rendu de véritables services au peuple américain en trouvant quelques-unes des meilleures routes à travers le continent. Aussi, son nom restera associé dans l'histoire géographique de l'Amérique du Nord à ceux de Marquette, Lasalle, Lewis, Clarke et Fremont."

Le *Courrier des Etats-Unis* était non moins élogieux : "M. Aubry a rendu plusieurs services à la science et surtout au corps topographique envoyé dans les Montagnes Rocheuses pour y tracer le futur chemin de fer interocéanique. C'est donc avec regret qu'on a appris la nouvelle de sa mort. Cette fin est d'autant plus triste qu'après avoir échappé à mille terribles et honorables dangers, M. Aubry est tombé inglorieusement sous le couteau d'un major Weightman, ex-représentant du Nouveau-Mexique au Congrès, avec lequel il s'était pris de querelle."

Le *St. Louis Democrat* demandait même qu'on élevât un monument à la mémoire d'Aubry. Voici en quels termes il s'exprimait : "M. Aubry était un homme marquant et il faisait honneur à son pays. Quoique jeune son nom était devenu fameux par ses exploits de voyage et ses explorations aventureuses. Il n'y avait que dix ans qu'il avait laissé la maison commerciale de Lamoureux et Blanchard, à St. Louis, c'est-à-dire neuf ans qu'il commença sa vie aventureuse dans les régions sauvages qui s'étendent entre le Mississippi et le Pacifique. Ses explorations ont beaucoup ajouté à la connaissance du pays et cela seul suffirait pour faire conserver son souvenir avec reconnaissance ; mais sa conduite intrépide au milieu des plus grands dangers, excite malgré nous notre plus haute admiration. Des monuments ont été élevés à des hommes bien inférieurs et moins renommés. Est-ce que St. Louis ne paiera pas un tribut de respect à sa mémoire ?"

Aubry était tellement en réputation à St. Louis que l'on donna son nom à trois magnifiques steamers dont l'un faisait le service entre cette ville et la Nouvelle Orléans ; l'un s'appelait Aubry I et les autres Aubry II et III.

En 1853, il envoyait à sa bonne mère son portrait daguerréotypé sur toile et qui est des plus ressemblants. L'expression de sa figure est vraiment chevaleresque, ses traits annoncent un homme calme, mais ferme et déterminé ; son front est large et bien marqué, son œil est vif et tout décèle une organisation supérieure au physique comme par l'intelligence. Il portait d'habitude

une toilette fort négligée et, suivant le précepte de Franklin, il usait ses habits rapés, sans que ce fut pourtant dans un but économique.

Nous avons dit un mot de la libéralité d'Aubry : elle était sans bornes. Il secourait avec un infini plaisir les nécessiteux qui jamais ne lui tendaient la main en vain. On assure qu'il a donné plus de \$12,000 à Mgr. Lamy, le remarquable évêque de Santa-fé, pour l'aider dans l'érection d'institutions catholiques et autres œuvres pies. Autant on met généralement d'ostentation à faire ces dons, autant Aubry recherchait l'ombre pour accomplir ces bonnes actions. Il faisait ces dons à la condition même qu'ils seraient tenus dans le secret. Aussi, ils nous seraient parfaitement inconnus, si des amis intimes n'avaient été à même de connaître ces faits dignes d'éloge.

Lors de sa mort, Aubry avait des valeurs au montant de \$23,000 qui étaient déposées dans les banques de Santa-fé et St. Louis. Sa fortune était beaucoup plus considérable, mais ses agents lui ont soustrait une grande partie de l'argent qui devait revenir à sa famille. Mgr. Lamy a réussi à retirer les fonds que la mère d'Aubry a pu toucher, trois ou quatre ans après la mort de son illustre fils. En retour des procédés bienveillants du prélat, elle lui a laissé pendant un an ou deux la somme de \$6000, que l'évêque a employée à construire un hôpital et à l'achat d'un édifice qui a été converti en orphelinat ou en couvent. La pieuse héritière voyant que l'évêque employait à des œuvres religieuses la somme laissée entre ses mains n'a pas voulu en exiger d'intérêt.

En terminant ces pages à la mémoire d'Aubry, ajoutons qu'il est l'un de nos compatriotes qui ont le plus honoré le nom canadien à l'étranger. S'il n'eût pas disparu de la scène alors qu'à peine âgé de trente ans, il était dans toute la vigueur de ses facultés, on pouvait espérer pour lui une carrière brillante, qui eût ajouté de nouveaux rayons à sa couronne.

JOSEPH TASSÉ.

LETTRES DE MGR. PONTBRIAND ET AUTRES.¹

LETTRES DE MGR. DE PONTBRIAND A SON NEVEU N. DE NEVET.

Je ne sais, mon très cher frère, pourquoi je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Vous avez un héritier, je vous en fais mon compliment ainsi qu'à ma sœur. Vous avez en vérité tort de m'oublier ainsi. Mon amitié pour vous est au-dessus de tout. Nous avons eu une disette générale. Je me suis endetté pour soulager les pauvres. Cette année sera encore très mauvaise. J'espère pourtant vous payer ce que je vous dois dans un an. Je suis si fort occupé à

1 Ces lettres ont été transcrites des manuscrits importants déposés à la bibliothèque du gouvernement fédéral et qui ont été copiés au département des archives coloniales à Paris. Elles sont pour la plupart inédites. On y trouve des renseignements intéressants sur les dernières années de la domination française et sur le commencement du régime anglais en Canada.

Mgr. Pontbriand, l'auteur du plus grand nombre de ces épîtres, a été le sixième évêque de Québec et il est arrivé dans ce pays, le 17 août 1741. Malgré les critiques de certains écrivains, il est démontré que Mgr. Pontbriand a été un évêque fort remarquable et qu'il a rendu de grands services aux Canadiens durant la phase critique de leur histoire qu'ils traversèrent au temps de son épiscopat. Les ravages du bombardement de Québec, qui avait causé l'incendie de sa Cathédrale et de Québec, l'obligèrent de se réfugier au Séminaire de Montréal, où il s'éteignit, le 8 juin 1760.

Le Rév. M. Montgolfier, vicaire général, qui a écrit la lettre relative à la mort de Mgr. Pontbriand, était un homme d'un talent éminent. Il fut durant plusieurs années Supérieur du Séminaire de St. Sulpice et il fut nommé successeur de Mgr. Pontbriand. Mais voyant l'opposition du gouvernement anglais, il se fit remplacer par Mgr. Jean Olivier Briand. M. le Grand Vicaire Montgolfier a écrit plusieurs vies des fondatrices d'institutions religieuses à Montréal.

Mgr. Briand, dont on voit la signature au bas de quelques lettres, prit possession du siège épiscopal de Québec, le 19 juillet 1766. Il est connu par l'énergie invincible dont il fit preuve dans ses luttes avec le gouvernement anglais, qui voulait amoindrir les libertés de l'église catholique en Canada. Sa noble attitude lui valut, on le sait, une haute marque de reconnaissance du Saint Siège. — (Note de M. JOSEPH TASSÉ.)

écrire, à m'arranger dans ma maison où je demeure depuis cinq jours, si accablé de visites, si détourné par trois malades que je vais voir tous les jours, si embarrassé pour faire faire les provisions de tout ce qui est nécessaire pendant huit mois, que je n'ay pas un moment à moy, ainsi ne soyez point étonné de la brièveté de ma lettre. Croyez que je vous suis ainsi qu'à ma sœur et à votre petite famille, très tendrement, très irrévocablement attaché.

† H. M., Evêque de Québec.

30 octobre 1743.

DU MÊME A SES SŒURS RELIGIEUSES DE LA VISITATION.

Je n'ai reçu, mes très chères sœurs, que deux de vos lettres de janvier et du 15 avril. Je puis vous assurer que mes sentiments pour vous sont au moins aussi ardents et aussi sincères que ceux que vous avez pour moy. Je suis bien charmé d'apprendre que mon frère a terminé avec vous. Il est certain que j'aime et que j'estime les Jésuites parce que Dieu merci ceux que je connais méritent beaucoup. Mais je vous le repète je ne suis point attaché à aucun habit en particulier, et je crois que nous devons tous n'envisager que la plus grande gloire de Dieu. Le vaisseau de M. Dessandrais s'est perdu en venant. Aussi je n'ai point reçu ce que vous avez envoyé. Je vous en fais cependant les mêmes remerciements. Je n'ai rien à vous dire de particulier. Ma santé est jusqu'à présent très bonne. Cette année a encore été plus malheureuse que la précédente. Cela ne m'a point arrangé dans mes affaires. Il faut s'en consoler. Dieu scait dédommager. Tout est à un prix exorbitant. La barrique de vin coûte 250 lb. Il faut boire de la petite bière. Je profiterai l'année prochaine de votre avis et j'écrirai de bonne heure. Les vaisseaux sont encore arrivés plus tard.

† H. M., Evesque de Québec.

ce 25 octobre 1744.

DU MÊME AUX MÊMES.

Vous attendez de moi, mes très chères sœurs, une dernière lettre et je profite de mon séjour chez M. le Comte de Noyon pour cela. Je ne saurais vous dire toutes les politesses de nos respectables hôtes.....

Je ne vous dirai rien de mes dispositions présentes.... Elles sont telles que vous les scavez. Les dangers pour être plus près ne me frappent point parce que la résolution est prise, et que je dois m'attendre à tout. Vos prières non pour ma conservation mais pour mon salut me seront d'un grand secours. C'est la seule chose que je vous prie de demander. Peu m'importe de mourir demain de telle et telle manière pourvu que Dieu ait pitié de moy. Bornez donc, mes très chères sœurs, vos vœux et ne vous embarrassez pas de ma santé ni de ma vie. Que ma seule sanctification vous touche.

Je suis avec l'amitié la plus tendre et la plus sincère, mes très chères sœurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

† H. M., Evesque de Québec.

DU MÊME AUX MÊMES.

Je compte au printemps aller baptiser trois cents infidèles. Chaque baptême doit durer environ un quart d'heure. Le voyage est pénible, coûteux. Je vous en ferai une relation l'an prochain.

Je ne puis dissimuler l'envie que j'avais de vous voir, mais je vous prie de ne plus me parler de mon voyage. C'est une tentation pour moi. Que dis-je ? si vous ne m'en disiez rien. Je prendrais peut-être le parti de passer en France pour vous reprocher une espèce d'insensibilité. Parlez m'en toujours avec force. Mon devoir m'engagera alors à vous convaincre, et en le faisant je me convainqueray que l'ennui, la prière, les croix ne furent jamais une raison à une évêque de quitter son troupeau.....

† H. M., Evesque de Québec.

ce 28 octobre 1751.

DU MÊME A SON FRÈRE.

On croirait, mon cher frère, que n'ayant à l'écrire qu'une fois l'année, on aurait bien des choses à se mander, et il arrive que quand je prends la plume, je ne trouve rien à dire. On ne s'arrête point aux compliments, etc.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis six mois, je suis aux Trois Rivières, logé au plus mal, au milieu de 50 ouvriers de toute espèce dont je suis le conducteur, le piqueur et le payeur, pour bâtir un hôpital de 200 pieds de long sur 54 de large et 24 de

hauteur. Vous demandez où je prends fonds. Je fais emprunter les religieuses. Tous mes domestiques travaillent. Je sollicite la Cour à payer, on a fait 2000 livres d'aumônes. Ne croyez pas qu'on bâtit à grand marché. Chaque toise de maçonnerie doit coûter où je suis plus de 10 ₣, j'en ai six cents. Je suis extrêmement fatigué. Je me lève le plus communément à 2 heures pour mes prières et prévoir ce qu'il faut faire sans cesse sur les chantiers pour faire travailler mon monde qui est à la journée, je suis devenu d'évêque, menuisier, charpentier, manœuvre, porte-boyou, porte-oiseaux. Ce métier m'ennuie et je ne crois pas qu'on m'y reprenne. Que je voudrais être au verger. C'est ma maison favorite. Je me souviens que dans ma jeunesse, on disait que je vous ressemblais, les cheveux blonds, les yeux, je n'en sais rien. Aussi je crois que je vous aime plus particulièrement que les autres. Mais que dirais-je de la belle-sœur? Il faut s'en taire parce que vous lui montreriez ma lettre et elle pourrait en tirer vanité..... Voilà bien du verbiage pour ne rien dire.....

† H. M., Evêque de Québec.

DU MÊME A SES SOEURS.

La misère a été extrême cet hiver. Elle n'est guère moindre, et il n'y a aucun moyen de soulager les pauvres, quelque bonne volonté qu'on en ait, parce que les vivres manquent. Nous avons pourtant reçu des vivres en quantité, mais ils sont nécessaires pour les opérations militaires et le peuple ne s'en ressent que très peu. On lui donne seulement, depuis l'arrivée des vaisseaux, un quartieron par jour..... J'ai reçu l'anneau de M. le C^o de la Garroye, c'est une relique précieuse pour moy.

† H. M., Evêque de Québec.

Québec, le 17 juin 1758.

Je me suis acquitté de votre commission auprès de Mrs. Briant et Luda, ils vous assurent de leurs respects.

DU MÊME AUX MÊMES.

Voulez-vous savoir notre situation présente; pour vivre on ne trouve presque rien. Tout est à un prix exorbitant. Cette feuille de papier coûte 25½. La barrique de vin 600 ₣, le bœuf 1s., les souliers 15 ₣. Mon revenu n'est point augmenté. Il m'en coûte

en bois seul 4000 fr . Jugez si le peuple est misérable et si je puis faire des aumônes. Je retranche mon ordinaire et je m'endette. Notre situation vis-à-vis l'ennemi n'est pas beaucoup plus consolante. Il est maître du bas de notre fleuve, ayant Louisbourg, Gaspé, les Anglais doivent venir avec une flotte considérable à Québec. Ils ont une armée de 40,000 hommes dans le haut de la colonie. Sans un miracle ou des efforts considérables de la part de la France, ou sans la paix, nous sommes pris. Dieu soit béni ! Si ces messieurs veulent me laisser au milieu du troupeau, j'y demeurerai avec joie. S'ils m'obligent à quitter, il faudra céder à la force. Au milieu de nos craintes et de nos frayeurs nous ne sommes pas meilleurs ; nous avons la tranquillité sur la religion, c'est un grand point.....

† H. M., Evêque de Québec.

30 octobre 1759.

DESCRIPTION IMPARFAITE DE LA MISÈRE DU CANADA,
PAR MGR. DE PONTBRIAND.

Il suffit d'exposer la situation du Canada pour exciter la charité des personnes compatissantes. Québec a été bombardée et canonée pendant l'espace de plus de deux mois, 180 maisons ont été incendiées par des pots à feu, les autres criblées par le canon et les bombes, et les murs de six pieds d'épaisseur n'ont pas pu résister. Les voutes dans lesquelles les particuliers avaient mis leurs effets ont été brûlées, écrasées ou pillées pendant et après le siège.

L'église cathédrale a été entièrement consumée. Dans le séminaire, il ne reste plus que la cuisine de logeable, où se retire le curé de Québec avec son vicaire. Cette communauté a souffert des pertes encore bien plus grandes hors de la ville, où l'ennemi lui a brûlé quatre fermes et trois moulins considérables qui faisaient tout son revenu. L'église de la basse ville est entièrement détruite, celles des Récollets, des Jésuites et du Séminaire sont hors d'état de servir sans de grosses réparations. Il n'y a que celle des Ursulines où l'on peut faire l'office avec une certaine décence, encore les Anglais s'en servent pour quelques cérémonies extraordinaires. Cette communauté et celle des hospitalières ont été aussi fort endommagées. Cependant les religieuses ont trouvé moyen de s'y loger tant bien que mal, après avoir passé tout le temps de son siège à l'Hôpital-Général. L'Hôtel-Dieu est infiniment resserré, parce que les malades anglais y sont. Il y a quatre ans que cette maison est brûlée entièrement. Le palais épiscopal est presque détruit et

ne fournit aucun appartement logeable. Les voutes ont été pillées. Les maisons des Récollets, des Jésuites sont à peu près dans la même situation. Les anglais y ont cependant fait quelques réparations pour loger des troupes. Ils se sont emparés des maisons les moins endommagées. Ils chassent même tous les jours de chez eux, les bourgeois qui, à force d'argent, avaient raccommodé quelques appartements, ou les mettent si à l'étroit, qu'ils sont obligés d'abandonner cette ville malheureuse, et ils le font d'autant plus volontiers que les Anglais ne veulent rien vendre que pour de l'argent monôyé, et l'on sait que l'argent du pays consiste en papier. Les prêtres du Séminaire, les Chanoines, les Jésuites sont dispersés dans le peu de pays qui n'est pas sous la domination anglaise. Les particuliers de la ville sont sans bois pour leur hyvernement, sans pain, sans farine, sans viande, et ne vivent que d'un peu de biscuit et de lard que le soldat anglais lui vend de sa ration. Telle est l'extrémité où se trouvent les meilleurs bourgeois. On peut juger de la misère du peuple et des pauvres.

Les campagnes ne fournissent aucune ressource, et sont peut-être aussi à plaindre que la ville même. Toute la Côte de Beaupré et l'Île d'Orléans ont été brûlées avant la fin du siège. Les groupes, les maisons des habitants, les presbytères ont été incendiées. Les bestiaux qui restaient enlevés, ceux qui avaient été transportés au-dessus de Québec ont tous été presque pris pour la subsistance de notre armée, de sorte que le pauvre habitant qui retourne sur sa terre avec sa femme et ses enfants sera obligé de se cabaner à la façon des sauvages. Leur récolte qu'ils n'ont pu faire qu'en en donnant la moitié, sera exposée aux injures de l'air ainsi que leurs animaux. Les caches qu'on en avaient faites dans les bois ont été découvertes par l'ennemi, et par là, l'habitant est sans hardes, sans meubles, sans charrues et sans outils pour travailler à la terre et même pour couper du bois. Les églises, au nombre de dix, ont été conservées, mais les fenêtres, les portes, les tabernacles et les autels ont été brisés. La mission des sauvages Abenaki, de St. François, a été entièrement détruite par un parti d'anglais et de sauvages. Ils ont tout volé, les ornements et les vases sacrés, ont jetté par terre les hosties consacrées, ont égorgé une trentaine de femmes ou d'enfants. De l'autre côté de la rivière, au sud, il y a environ trente-six lieues de pays établi, qui ont été à peu près également ravagées et qui contenaient dix-neuf paroisses dont le plus grand nombre ont été détruites.

Tous ces quartiers souffriront beaucoup et ne peuvent aider personne, n'ont aucune denrée à vendre et ne seront pas rétablis d'ici à plus de vingt ans, dans leur ancien état. Un grand nombre de

ces habitants, ainsi que ceux de Québec, viennent dans les villes des Trois-Rivières et de Montréal; mais ils ont bien de la peine à y trouver des secours. Les loyers, dans ces deux villes, sont à un prix exorbitant, ainsi que toutes les denrées, par exemple, la livre de beurre, 6 ₶ et la douzaine d'œufs autant, le mouton 70 à 80 ₶, et les habitants font bien difficulté pour recevoir les ordonnances. La main de papier 24 ₶, les souliers 30 ₶, le savon autant la livre et les étoffes à proportion. L'année prochaine, il sera bien difficile d'ensemencer les terres, parce qu'il n'y a aucun labour de fait.

Voilà bien des objets de charité et un chacun peut en choisir selon son goût et son inclination. Messieurs les Supérieurs de St. Sulpice, les missions étrangères des Jésuites, et M. l'Abbé de l'Île-Dieu, recevront volontiers les aumônes qu'on fera et trouveront le moyen de les faire tenir.

On pourra envoyer des robes de soie, dont on pourra faire ici des ornements. Dans les ports de mer, M. Hocquart, à Bourdeaux, M. Estèbe, à La Rochelle, M. Gognet, se chargeront de faire tenir les voiles, les étoffes, les farines, les lards, l'eau-de-vie, le vin, et généralement tout ce qu'on voudra envoyer.

J'atteste que dans cette description de nos malheurs, il n'y a rien d'exagéré, et je supplie Messieurs les Evêques et les personnes charitables de faire quelques efforts en notre faveur.

A Montréal, ce 30 octobre 1759.

† H. M., Evêque de Québec.

LETTRE DE M. MONTGOLFIER, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE MONTRÉAL,
A M. DE *** FRÈRE DE MGR. DE PONTBRIAND.

Monsieur,

C'est avec la plus sensible douleur que je vous annonce la mort de feu Mgr. Henry-Marie de Creil de Pontbriand, évêque de Québec, et votre illustre frère, arrivée le 8 juin dernier. Toute cette colonie s'attendait à ce coup, peut-être plus funeste encore pour elle, que la révolution qui vient d'arriver dans son gouvernement, et bien plus irréparable. Aussi, tout le monde lui a-t-il accordé des larmes bien sincères. Je crois cependant, que personne n'en a été plus sensiblement touché que je le suis encore. Cet illustre prélat est mort en saint, entre mes mains, et j'ai eu l'honneur de lui fermer les yeux et de recevoir ses dernières paroles.

De son vivant, il m'avait honoré de sa confiance et de la qualité de son grand vicaire, et obligé de fuir de Québec, après la destruc-

tion de cette ville infortunée, il nous avait fait l'honneur de choisir notre maison pour venir y terminer des jours languissants, qui lui annonçaient une fin prochaine, mais qui étaient cependant encore bien précieux à un peuple qu'il aimait tendrement, et dont il était infiniment chéri et respecté.

La précipitation et le tumulte où se trouve aujourd'hui le Canada, dans le moment où les Anglais viennent de s'en rendre maîtres, ne me permet pas de vous écrire si au long que je le souhaiterais, au sujet de la succession de cet illustre défunt. J'en ai adressé tous les papiers à M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, à Paris. Je compte qu'il aura l'honneur de vous en faire part.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MONTGOLFIER,
Supérieur du Séminaire,
Vicaire-Général.

Montréal, le 13 septembre 1760.

LETTRE DE M. BRIANT A M^{ES} DE PONTBRIAND.

Mesdames,

Depuis la mort du très respectable et à jamais regrettable Evêque, Monseigneur Pontbriand, votre illustre frère, je n'ay reçu aucunes nouvelles de sa famille, quoique j'aye écrit à M. le C^{te} de Nevet, à M. l'Abbé de St. Marien et à vous Mesdames.

La lettre dont vous m'avez honoré cette année m'a surpris, comblé de joie et renouvelé mon ancienne et toujours récente douleur. Je n'entrerai pas dans une plus longue explication qui ne pourrait qu'être affligeante pour vous, Mesdames, et pour moy.

Quelle chute horrible ! après Mgr. de Pontbriand, me voicy à Londres, occupé à poursuivre sa dignité. J'ay fuit, j'ai résisté tant qu'il a été possible, sans exposer la religion. Comme je lui avais promis l'obéissance, dès le premier jour qu'il m'agrèa pour travailler sous ses ordres, j'aime à me représenter qu'il continue du Ciel, à me charger d'emplois répugnans, comme il le faisait pendant sa vie, et cela par la trop grande bonté que ce digne prélat a toujours eue pour moy.

Ses affaires de la religion ayant été remises, après la tenue du Parlement, je ne sçais encore quand je passerai en France, et même si on permettra que j'y passe. On m'obligera peut-être d'aller dans les états de la reine de Hongrie, car on est ici extrêmement opposé à ce que les Canadiens ayent communication avec les Français.

C'est un sacrifice à joindre à bien d'autres. Je vous supplie de m'accorder le suffrage de saintes et ferventes prières. Je crois les mériter, par les bontés dont m'a honoré jusqu'à la fin, et sans interruption, Mgr. votre frère.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,
Mesdames, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BRIAND.

Londres, 12 février 1765.

DU MÊME AUX MÊMES.

Mesdames, me voilà enfin rendu à mon diocèse ; autant avais-je d'abord essayé de contradiction, autant ai-je été bien reçu à mon retour à Londres. La cour m'a fait la réponse la plus gracieuse et la plus favorable à la religion, mon voyage sur mer a été court, gracieux et sans incommodité, je n'ay été que cinquante-deux jours sur le vaisseau. J'ay été reçu à Québec par les Français et par les Anglais avec les démonstrations de joie et de contentement les plus éclatantes. Les sauvages eux-mêmes sont venus de toute part me complimenter à leur façon et me donner parole qu'ils vivraient mieux qu'ils n'avaient fait depuis la guerre, qu'ils étaient depuis la mort de Mgr. de Pontbriand leur père dans les ténèbres, mais que je leur amenais le jour et la lumière. Il est vrai que plusieurs depuis ce temps là ont donné des preuves de changement, mais c'est un peuple si inconstant qu'on ne peut guères s'y fier. Il n'y a pas moins à corriger dans les Français dont les mœurs se sont dérangés pendant les troubles de la guerre. Il me faudrait pour cela des talents dont je suis malheureusement dépourvu. C'est à Dieu qui a permis que je fusse à cette place à faire l'ouvrage. L'instrument le plus faible en sa main peut tout, quand il luy plaît.

14 septembre 1766

† J. H., Evêque de Québec.

DU MÊME AUX MÊMES.

Tout est ici en paix, les anglais me donnent des marques d'estime et m'honorent. Le Gouverneur paraît m'aimer et avoir en moy une vraie confiance. Ce qui me sert beaucoup vis-à-vis des mauvais. J'ay fini la visite de tout mon diocèce. J'ay érigé huit paroisses nouvelles, permis à trois ou quates qui commencent de bâtir de

petites chapelles. La colonie depuis la fin de la guerre se multiplie considérablement. J'ai fait la visite aussi de mes sept communautés religieuses. Ma santé a été un peu dérangée. Je suis mieux à présent depuis environ quinze jours. Cette année je ne sortirai pas. J'aurai d'autres occupations non moins essentielles, plaise au Seigneur de m'aider à bien faire ce qu'il exige de moy. Je vous prie, Mesdames, de m'obtenir cette grâce.

Je suis, etc.

Québec, le 19 octobre 1768.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE LA SŒUR MARIE ANDRÉ DUPLESSIS DE STE. HÉLÈNE, SUPÉRIEURE DE L'HOTEL-DIEU DE QUÉBEC, A MES^{ES} DE PONTBRIAND.

Vous savez sans doute l'incendie général de notre maison et hôpital et de tous les bâtiments qu'en dépendaient, sans qu'il en soit resté un seul, quoiqu'ils fussent de pierre, mais couverts de bois à la manière du pays. Cet accident arriva le 7 de juin, l'an passé. Depuis ce temps-là, Mesdames, nous habitons un corps de logis des Mrs. Pères Jésuites, qui a été occupé autrefois par des pensionnaires. Cependant, ne pouvant toujours demeurer dans une maison étrangère, on travaille au rétablissement de la nôtre, et Monseigneur, notre digne prélat, nous donne en cela des marques sensibles de sa bonté paternelle, car il veut bien prendre cet ouvrage si fort à cœur, qu'il fait des marchés avec les ouvriers et les va voir tous les jours pour les animer. Il nous faut faire pour cela de grands emprunts qui nous font beaucoup endetter, mais nous y sommes contraintes par nécessité. Monseigneur nous favorise encore extrêmement en cecy, en nous aidant de son crédit pour ne point payer de dettes, et quoique cette défense ne se passe pas à ses frais, sa protection nous est très avantageuse, et nous ne pouvons jamais reconnaître assez les obligations que nous lui avons. C'est pourquoi, Mesdames, vous contribuerez à nous acquitter avec Sa Grandeur, si vous voulez bien lui témoigner que vous luy savez gré de tous les bons offices qu'il nous rend, et vous m'engagerez à vous être fort obligée moy-même de la part que vous aurez la charité de prendre à ce qui regarde une pauvre communauté incendiée, qui est réduite à recevoir les aumônes de toutes les personnes qui veulent bien nous en faire.

De l'Hôtel-Dieu de Québec, ce 19 septembre 1756.

St. MARIE-ANDRÉ DUPLESSIS, de Ste. Hélène, Sup.

LETTRE DE LA SOEUR MARIE-CHARLOTTE DE STE. HÉLÈNE, URSULINE A
QUÉBEC, AUX MÈMES.

Mesdames,

J'y bien des choses à vous mander, de notre pauvre pays. Il y en a de consolantes, et d'autres bien tristes. Les consolantes, sont le zèle de notre digne prélat qui a été infatigable dans ce temps de jubilé. Ce digne prélat comptait, en revenant de Montréal, faire une semblable mission dans la ville des Trois-Rivières, qui est à mi-chemin de Montréal, où nos Sœurs Ursulines, qui y sont établies, auraient eu la consolation de l'entendre. Mais le fâcheux accident qui lui est arrivé l'a privé de ce bien, deux incendies consécutifs ont presque détruit cette ville qui n'est pas fort peuplée. Le premier ne fut que de huit maisons, desquelles nos pauvres Sœurs étaient, ce qui les a réduit à la dernière misère, étant déjà très pauvres. Mais deux jours après, le feu reprit et brûla encore environ trente-cinq maisons. Ce qu'il y a eu de plus fâcheux, c'est que dans le premier, une pauvre dame, veuve, s'opiniâtrant à sauver son petit butin, demeura dans les flammes et y mourut d'une façon fort cruelle, ayant demeuré suspendue à des bois, en sorte qu'on ne put la sauver. Monseigneur, en descendant, voyant ce triste spectacle, ne demeura qu'une heure dans la ville. Il la passa presque toute à consoler les pauvres religieuses qu'il voyait avec douleur aller par les rues pour entendre la Sainte Messe, aller laver les petites guenilles à la rivière et pour pourvoir à leurs autres besoins. Cependant, il leur a donné une grande consolation en leur permettant de se rétablir. Nous leur avons offert notre maison, où Dieu n'aurait pas manquer de faire la multiplication des pains pour les soulager. Mais elles ont préféré de rester où elles sont très utiles. Les Pères Récollets, qui ont une maison dans la ville où ils font les fonctions curiales, la leur ont cédée et en ont pris une plus petite, qu'un des beaux frères de la supérieure et de la dépositaire leur a prêté. On travaille fortement à réparer ce malheur, et j'espère que Dieu y donnera sa bénédiction. On a lieu de juger que ce feu a été mis par des soldats de nouvelles recrues qu'on nous a envoyé il y a deux ans, qui sont tous les mauvais garnements de la France. Il y en a en prison, mais on n'a point, dit-on, de preuves assez convaincantes pour les punir comme coupables. Dans le temps que Monseigneur était à Montréal, il est arrivé un accident bien tragique. Un homme possédé du démon d'avarice, a massacré d'une manière cruelle, un homme et une femme, qui étaient ses voisins. Il en voulait faire autant

à deux filles qu'ils avaient, mais Dieu les a préservées. Ce meurtrier a été roué vif ces jours passés. Vous ne doutez point, Mesdames, que de si grands crimes n'affligent sensiblement le cœur de notre digne prélat, après s'être donné tant de peine pour faire profiter son peuple de la grâce du jubilé. Mais il faut espérer que Dieu le consolera et le récompensera de ses peines par d'autres voyes.

LETTRE DE LA MÈRE MARIE-ANDRÉ DE STE. HÉLÈNE DUPLESSIS,
SUPÉRIEURE DE L'HÔTEL-DIEU DE QUÉBEC.

Bien des motifs de reconnaissance, m'engagent à vous témoigner nos sentiments. Vos bontés pour ma Sœur de l'Enfant-Jésus, pendant qu'elle a vécu, le souvenir dont vous voulez encore l'honorer après sa mort, et la part que vous me permettez de prendre dans votre affection et dans vos prières, dont je suis très flattée, Mesdames, exigent assurément les plus tendres remerciements, mais si j'y ajoute les bontés de Mgr. notre Evêque, pour notre communauté qui croissent tous les jours et auxquelles vos recommandations ont peut-être beaucoup contribué, il me sera très facile de m'acquitter. Je ne saurais vous dire, Mesdames, combien Mgr. est attentif à tout ce qui nous peut apporter quelque avantage, nous en sommes à tout moment surprises. Il ne perd aucune occasion de nous marquer son affection, soit pour nous procurer des aumônes, soit pour animer nos ouvriers. Il se donne la peine de visiter souvent toute la maison pour voir si les travaux avancent. Il entre dans les plus minces détails, dès que nous y avons intérêt... C'est par ses soins que nous sommes enfin venus dans notre maison le 1^{er} d'août. Il en fit la bénédiction avec toutes les cérémonies qui pouvaient nous donner de la consolation. Comme la Cour n'a encore fait aucune réponse sur le rétablissement de notre Hôtel-Dieu, nous avons pratiqué deux salles dans notre maison pour y exercer notre vocation. Mais Dieu ne s'est pas contenté de cela. Il nous a fourni une si prodigieuse quantité de malades, qu'il nous a fallu chercher d'autres endroits pour en mettre, et quoi qu'en les pressant bien, nous en ayons reçu 160, cela n'a pas suffi, l'Hôpital-Général, qui est plus spacieux, en a eu jusqu'à 600 tout à la fois, et Mgr. a pris sept de nos religieuses pour aller aider l'autre maison à soigner cette multitude. Il en est mort beaucoup, et on a perdu quatre chapelains qui les ont assistés, ce qui a fait que Mgr., pour ne pas exposer longtemps ceux qui font ce charitable employ, a réglé que chaque prêtre ou religieux n'y serait que vingt-quatre heures, et pour donner l'exemple d'une héroïque charité, ce bon

prélat a commencé cet exercice le premier, et le fait à son tour, malgré toutes les oppositions qu'on luy a faites pour qu'il n'exposât pas sa personne à ce danger, mais sa ferveur l'emporte sur toutes les représentations, ce qui fait craindre pour luy toutes les fois qu'on le voit aller là pour administrer les sacrements. Nous sommes affligés du fléau de la famine, telle qu'il ne s'en est jamais vue de semblable en Canada. Tout le monde, dans Québec, est réduit à un quarteron de pain par jour. Les riches n'en ont pas plus que les pauvres ; et ne les peuvent par conséquent assister. La récolte a été mauvaise, et ce pays est sans ressource. On nous fait espérer du secours de France au mois de may, mais jusque là on pâtira bien. La seule confiance en Dieu peut adoucir nos craintes et nous faire profiter de cette extrémité, demandez-là pour nous, Mesdames, car elle nous est bien nécessaire.

St. MARIE-ANDRÉ DE ST. HÉLÈNE DUPLESSIS,
Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, ce 30 octobre 1757.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE MGR. BRIAND—LES QUATRE PREMIÈRES
FEUILLES MANQUENT—CINQUIÈME FEUILLE.

Les jésuites enfermés avec moi dans la ville se sont bien conduits. Je les favorise assez pour qu'ils deussent suivre les règles que j'avais données. Car ils portent encore leur habit comme à l'ordinaire, et n'allez pas, mesdames, me croire excommunié. J'ai marqué ma conduite à leur égard au Souverain Pontife et j'en ai un bref d'approbation et continuation de toutes leurs indulgences.

Je n'ai point eu l'honneur de recevoir de vos nouvelles cette année. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose d'affligeant à votre égard. J'en attends l'arrivée prochaine avec une sorte d'impatience. Les habitants se rapprochent peu à peu, mais je tiens ferme et il faut se retracter publiquement avant d'être admis aux sacrements, même à la mort. J'espère que par la miséricorde et la sagesse du Seigneur tout ceci tournera au bien de la religion, car mes chers enfants que je connais quasi tous, depuis trente-six ans que je suis ici, il n'y a guère d'anciens qui me soient inconnus, ces pauvres peuples dis-je ont de la religion, ils sont bons, mais ils avaient été séduits. Ils le voyent bien à présent. On s'était surtout attaché à les prévenir contre leurs curés, leur disant qu'il ne fallait pas les écouter, qu'ils n'avaient point à se mesler de la guerre, que ce n'était pas leur métier. Par ces discours nos instructions sont devenus inutiles d'où est venu le malheur des habitants. Enfin on

peut dire cependant que la conservation de la colonie au roi d'Angleterre est le fruit de la fermeté du clergé et de sa fidélité, car quoique les peuples ne soient pas opposés aux Bastonnais, ils ne sont pas joints à eux, et on n'en compte pas cinq cents qui ayant suivi l'armée, encore le plus grand nombre n'était que des malheureux, des gueux et des ivrognes, mais on peut dire que presque toute la colonie désirait que Québec fut pris ; mais Marie a conservé cette ville qui restait seule fidelle, puisque les faubourgs eux-mêmes étaient nos ennemis. Aussi ont-ils été brûlés, soit par la ville, soit par les Bastonnais, ce qui a fait bien des misérables. Ils portent la peine de leur désobéissance.

Je me recommande, etc.,

† J. H., Evêque de Québec.

Québec, 27 septembre 1776.

VALENTINE

NOUVELLE

DEUXIÈME PARTIE

VIII

(Suite.)

— C'est un excellent garçon, dit Morellet en revenant prendre sa place ; un peu débraillé, cœur d'or, tête de linotte. N'attachez pas à ses extravagances plus d'importance qu'elles n'en méritent.

— Il m'amuse beaucoup, répondit Paul en riant ; je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance.

Beauvoisin, au demeurant, ne manquait pas d'originalité. Vaisseau démâté par les naufrages de la vie parisienne, il laissait flotter au hasard sa grande carcasse effondrée et, au lieu de les cacher, il montrait avec orgueil de nobles avaries, témoignages flatteurs attestant de nombreux et périlleux voyages. Une sorte de générosité native surnageait encore dans ces débris. Cet homme avait toujours la main ouverte, même lorsqu'il n'y avait rien dedans que des poignées de vérités, de gaieté et d'insouciance. Trop fier pour descendre à tous ces petits métiers qui faisaient vivre ses compagnons, il se consolait de sa détresse par la raillerie. Trouvant sans cesse des ressources, car il avait été deux ou trois fois riche et devait l'être un jour bien davantage, il ignorait totalement

la ruse et la tromperie, il vivait tantôt d'expédients, tantôt comme un prince russe encanaillé. Bon aux faibles, prodigue, il se montrait cynique et redoutable devant les vilénies. Ses plaisanteries, alors, faisaient balle et emportaient le morceau. Elles étaient d'autant plus à craindre qu'un homme follement brave était derrière, un homme qui se battait en duel à propos de rien, et qui par moments, c'était là son moindre défaut, ne demandait que plaies et bosses.

Ne pouvant éviter sa présence, Morellet essaya de l'amadouer en le mettant franchement au courant de ses projets.

— Je te le répète, dit-il, nous sommes ici pour affaires. Monsieur a confiance en moi. Je n'en suis certainement pas digne, n'étant pas sorcier. Mais la chance me favorise et monsieur désire tout naturellement en profiter. J'ai gagné vingt-sept mille francs à la Bourse d'aujourd'hui.

Il regarda Beauvoisin d'un air significatif. Mais celui-ci ne se laissait ni intimider ni capter facilement.

— Tu as gagné vingt-sept mille francs ! dit-il.

— Oui.

— Montre-les.

— Je les ai envoyés à mon vieux père.

— Ton vieux père ! Il est tambour dans la garde nationale, et tu ne le salues pas quand tu le rencontres.

Morellet n'aimait pas qu'on touchât à son vieux père. Mais il faut croire que sur ce sujet-là encore, ses principes n'étaient pas très-solides, car il parut trouver la plaisanterie drôle et se mit à rire aux éclats. Se voyant débordé, il s'effaça prudemment en homme qui abandonne le commandement de la manœuvre. Beauvoisin avait décidément pris le dessus. Il régnait, il trônait. Avec un entrain désordonné, il commença à parler, à raconter des histoires. Paul fut un instant captivé par cette intarissable belle humeur. Cependant, il reconnut de plus en plus combien il s'était fourvoyé. Mais, par une délicatesse, assez compréhensible, et que la qualité de son hôte ne fit qu'augmenter au lieu de la dissiper, Paul ne crut pas pouvoir se dispenser de rendre la politesse et l'invitation qu'il avait un peu imprudemment acceptées. Il engagea donc tous les convives à souper pour le lendemain.

Le jour se levait. Paul rentra chez lui la tête lourde, et s'endormit en pensant à Valentine. Il est naturel à tout le monde d'aborder des régions inconnues muni de bagages. Ce soin a son côté matériel, mais il indique aussi, et très fortement, le désir d'emporter avec soi ses habitudes, son pays, ses souvenirs. Le bagage moral de Paul, c'était l'image de Valentine. Elle lui apparaissait

plus fréquemment, plus impérieusement depuis qu'il s'était éloigné, il lui inspira, sur sa conduite, des réflexions sages, mais un peu tardives. Après la joie d'agir seul, en dehors des règles ordinaires et des conseils de ses proches, d'être son maître, de n'écouter d'autres avis que des siens, d'oublier la prudence vulgaire pour se lancer audacieusement dans une téméraire entreprise, Paul ne tarda pas à subir une réaction qui embarrassa son esprit d'indécisions et de doutes. A vrai dire, il ne comprenait pas toute la portée de l'emprunt contracté par lui. Semblable à ces fils de famille qui croient inépuisable la mine d'or enfouie dans les obscurités de l'avenir, il n'accordait pas aux questions d'argent le sérieux et l'importance qu'elles méritent. Là était son excuse. Dans cette crise où il se débattait, ses mouvements étaient brusques, saccadés, irréguliers. Il agissait sans discernement avec une ignorance naïve et présomptueuse de la vie réelle, s'inquiétant peu s'il blessait les autres ou lui-même. Ayant à présent en mains une forte somme, il la maniait, la comptait, son esprit en faisait le tour. Mais il était inhabile à l'utiliser, pareil à l'enfant qui essaye vainement de soulever une charrue, de déchirer le sol pour en faire sortir des trésors. Troublé dans ses allures, Paul ne savait pas même comment s'y prendre pour risquer ses cinquante mille francs, les doubler, les tripler, ou les perdre. La mécanique du jeu lui était encore étrangère ; il n'y voyait pas clair et s'y embrouillait. La Bourse, dont il voulait tenter les redoutables hasards, lui inspirait une répugnance instinctive. Ne la regardant que sous un point de vue, il n'en comprenait pas les côtés utiles et purement commerciaux, les placements avantageux qu'elle procure, la facilité qu'elle donne aux plus humbles capitaux de ne pas rester infructueux et de se mêler à la prospérité du pays, même dans la proportion d'une goutte d'eau que le fleuve accepte pour augmenter son cours et sa puissance à porter les navires. Paul, comme beaucoup de gens, n'apercevait dans la Bourse qu'un de ces temples mal famés qu'éblèvent et tolèrent les civilisations extrêmes. Sa rencontre avec Morellet et consorts augmentait cette répugnance et arrêtait Paul par la perspective d'être dupé. Au milieu de toutes les perplexités, il ne renonça pourtant pas à ses projets et se rendit à la Bourse vers deux heures. La première personne qu'il vit fut le baron du Cha-

— Comment ! vous ici !

— En curieux ! répliqua Paul n'osant pas encore déployer ouvertement son drapeau.

Le baron lui prit le bras et ajouta :

— Aujourd'hui, je ne vous lâche plus. Nous dînerons ensemble.

Vous avez à vous réconcilier avec mes filles. Elles vous en veulent beaucoup de ne pas être venu hier au bal.

Le baron paraissait très-satisfait, causait d'un air de bonne humeur, saluait à droite et à gauche avec une physionomie enjouée et affable qui dénotait des succès obtenus.

— Vous avez ici de grandes affaires ? dit Paul qui espérait des révélations et voulait les faire naître.

— Pas ces jours-ci, répondit le baron. Je suis venu en me promenant. Je n'opère d'ailleurs que de temps à autre. On ne m'accusera pas d'être imprudent ; j'ai trois cent mille francs de fortune et je leur fais produire trente à trente-cinq mille francs par an. C'est d'une facilité élémentaire, comme vous voyez. Mais je ne veux pas exposer les dots de mes filles. J'attends, du reste, j'attends... Mais ne parlons pas de cela. Les murs ont des oreilles. Un secret ici vaut des millions.

En ce moment, Morellet salua Paul.

— Vous le connaissez ? demanda M. du Chatenet.

— Oui. Et vous ?

— Assez pour savoir que je ne dois pas le connaître.

— Et moi qui l'ai engagé à souper !

Paul raconta l'aventure.

— Bah ! allez-y pour une fois, dit M. Chatenet ; il faut voir un peu de tout.

Cette réponse acheva de décider Paul à se confier à M. du Chatenet. Il paraissait aussi indulgent qu'aimable ; il comprendrait la situation de Paul et ne lui refuserait sans doute pas ses bons avis.

IX.

Le baron du Chatenet était un de ces rares hommes du monde qui vont ostensiblement à la Bourse sans jamais se permettre ce qui est désapprouvé par l'honneur et la conscience. Seulement, dans un milieu pareil, la conscience perd forcément un peu de sa rigidité, et l'honneur, même le plus pur, s'il ne s'abaisse pas à la facilité de mœurs qui régne autour de lui, s'habitue bien vite à une tolérance qui est malheureusement une sanction et une complicité. Veuf depuis longtemps, adorant ses filles, le baron partageait sa vie entre leur tendresse, le soin de leur éducation, l'entretien des relations les plus honorables et les spéculations toujours très-sûres où il trouvait un élément à son activité, en même temps qu'un accroissement de bien-être.

Ses filles, mesdemoiselles Isidora et Céline du Chatenet, étaient de charmantes personnes de dix-huit et vingt ans. Mademoiselle Isidora, l'aînée, était grande, brune, avec de beaux yeux noirs fort expressifs. La plus jeune, mademoiselle Céline, par un délicieux contraste qui semblait avoir été cherché et trouvé, était blonde et ressemblait à ces ravissantes jeunes filles anglaises qui sont si complètement jolies lorsqu'elles le sont. Les deux sœurs, accueillirent Paul très-cordialement et comme un vieil ami. Elles savaient qu'il était fixé en province, qu'il y avait ses parents, ses intérêts, ses affections sans doute; aussi se montrèrent-elles très-empressées, très-aimables, très-rieuses, car elles voyaient bien que Paul n'était pas un prétendant. Elles et leur père furent enchantés de ce petit dîner intime qui les reposait si bien du bal de la veille. Après le café, il demanda à ses filles l'autorisation de fumer un cigare avec Paul, et le conduisit dans un salon réservé à cet usage.

— Ah! je suis le plus heureux des pères! dit le baron. Mes filles ont le meilleur caractère du monde. Elles n'ont pas de défauts et me pardonnent les miens. Est-ce que cela ne vous donne pas envie de vous marier? Voyons; faites-moi vos confidences. Je vous ferai les miennes. Je parie que vous avez laissé dans votre bonne ville un amour tendre et passionné dont nous entendrons parler bientôt.

Bientôt!... s'écria Paul avec un accent de doute et d'amertume. Il raconta tout, son mariage ajourné, ses espérances détruites. Puis, dans cet instant, d'exaltation et d'expansion, il avoua qu'il venait chercher fortune à Paris, à la Bourse.

Oh! oh! s'écria M. du Chatenet. Voilà qui est grave. Si mon sévère ami de la Fosse savait cela!...

— Je me confie à vous, monsieur, répliqua Paul; je réclame le secret.

M. du Chatenet regarda Paul avec bonté, et en se consultant intérieurement sur ce qu'il avait à faire.

— Savez-vous, reprit-il, que vous m'intéressez? Votre voix est émue, vos yeux sont pleins de larmes. Vous aimez, vous aimez véritablement.

— Ah! monsieur, toute ma vie est dans cet amour!

— Oui, je le vois, je vous crois. Et je me demande si l'aveugle fortune, qui fait tant de malheureux, ne doit pas se réhabiliter aujourd'hui en réparant...

— Vous espérez donc! interrompit Paul avec véhémence. Ah! monsieur, si vous vouliez m'aider, me guider de vos avis!...

— C'est bien grave, répéta le baron; et cependant...

— Vous le pouvez! Je lis sur vos traits, que vous le pouvez.

Le visage du baron était effectivement rayonnant.

— C'est son étoile qui l'amène à Paris, murmura-t-il avec un peu d'indécision encore.

Paul le regardait avidement. Tout indiquait que le baron ne préparait ni remontrances, ni conseil banal, mais qu'il pesait au contraire dans son esprit une communication importante avant de la livrer. Plein d'espoir, immobile et retenant son souffle, Paul se félicitait tout bas d'avoir risqué cette démarche dangereuse, et d'avoir sollicité l'appui d'un homme si indulgent, si honnête et si bon. Il n'osait toutefois l'interroger, et attendit dans une attitude respectueuse :

— Vous m'avez fait vos confidences, je vais vous faire les miennes. Imaginez-vous que ma fille Isidora veut épouser un préfet. C'est son idée fixe. L'autre, Céline, désire épouser un jeune homme qu'elle aimera, mais elle exige qu'il soit doué de perfections telles que je ne vous engagerais pas à vous mettre sur les rangs, même si vous étiez libre. Un préfet et un amoureux si accompli ne sont pas faciles à trouver. Les préfets n'épousent guère que des femmes ayant trois ou quatre cents mille francs, à cause des frais de représentation. Quant aux êtres sans défauts, ils sont tellement rares et fragiles que la prudence la plus vulgaire ordonne de ne pas les exposer au contact des privations, de peur de les y briser. Eh bien, je pourvoierai à tout. Les dots de mes filles offriront les garanties suffisantes pour leur rang et leur bonheur. Comment ferai-je ? C'est bien simple ; et si vous voulez me donner votre parole d'honneur de n'en point parler...

Le baron baissa la voix. On entendit de loin celles de mesdemoiselles Isidora et Céline qui chantaient en s'accompagnant au piano. Il écouta un instant. Les voix de ses filles bien-aimées semblaient le plonger dans un doux ravissement et lui donner une récompense anticipée de tout ce qu'il allait faire pour dorer l'avenir. Puis il nomma à Paul la principale société anonyme de notre temps, la plus importante par la diversité de ses opérations, la plus célèbre par la fluctuation de ses cours, et ajouta :

— D'ici à quelques jours, sept ou huit, ses actions vont monter d'une façon régulière, surprenante ; je le sais. Je suis l'ami de l'un des chefs, qui m'a prévenu et va lui-même quadrupler sa fortune. Ce n'est pas une probabilité, c'est une certitude. Il me précisera le moment d'acheter. La hausse des actions doit provenir de la publication d'un document qui constate des bénéfices énormes, inattendus. Voilà pourquoi je vous ai dit : ma fille Isidora sera la femme d'un préfet ; ma fille Céline épousera un jeune homme selon son cœur. Voilà pourquoi vous me voyez si gai, surtout lorsque je pense que

le fils d'un vieil ami pourra également profiter de cette aubaine qui assure son bonheur.

— Ah ! dit Paul en serrant avec effusion les mains de M. du Chatenet...

Le baron l'interrompit en souriant.

— Du calme, dit-il, du calme ! Ne me faites pas regretter de vous avoir confié,...

— Mon cœur déborde de joie, dit Paul. Songez donc ! Épouser celle que j'aime, combler en quelques jours l'inégalité de fortune qui nous sépare ! Une telle perspective est bien faite pour m'éblouir. Mais comptez sur ma discrétion.

— Je ne dis pas mon secret à personne, soyez-en persuadé. Si vous êtes une exception, c'est que j'ai confiance en vous, et, permettez-moi de vous le dire, car avoir de la prudence n'est pas manquer d'amitié, ce secret ne risque rien entre vos mains. Si par étourderie, exubérance de joie vous le divulguiez, on ne vous croirait pas, car vous ne faites pas autorité dans ces questions. Profitez de cette circonstance. C'est une heureuse chance, comme il s'en rencontre quelquefois une ou deux dans la vie d'un homme. Vous vous enrichirez loyalement, sans faire du tort à personne. Vous vous bénéficierez d'un surcroît de prospérité générale. Tenez-vous tranquille. Soyez prêt. Venez me voir tous les jours. Je vous avertirai quand il sera temps d'agir. Vous participerez à cette opération dans la proportion que vous jugerez convenable.

— Ah ! monsieur, vous me sauvez !

— Je n'ai pas grand mérite à cela, mon cher Paul, puisqu'il ne m'en coûte rien. Soyez certain, toutefois, que je suis enchanté d'être utile au fils de mon ami d'enfance.

Ils rentrèrent au salon et passèrent la soirée avec mesdemoiselles du Chatenet. Leur père les contemplait avec un tendre orgueil et savourait d'avance la joie de les rendre encore plus heureuses. Paul se plaisait à les voir, à les entendre, et, par moments, songeant à l'avenir qui lui souriait enfin, il fixait sur le comte un long regard de gratitude.

Vers minuit, il prit congé.

— Ah ! oui, c'est juste... dit M. du Chatenet.

Puis il ajouta à voix basse en reconduisant Paul :

— Surtout, pas d'indiscrétions !

Paul n'avait pas besoin de cette recommandation, et cependant à peine dans la rue, il eût volontiers sacrifié une partie de ses gains futurs pour avoir la liberté de parler. Il eût de bon cœur arrêté les passants pour leur raconter sa bonne fortune.

— Enfin ! disait-il, j'épouserai Valentine.

Puis, tout à coup :

— Je lui écrirai demain.

Cette dernière détermination était sage. Raconter à la jeune fille ses espérances, c'était répandre au dehors ce trop plein de prospérité qui affole les meilleures têtes bien plus que le malheur.

Paul prit le chemin de la Maison dorée.

L'illustre Beauvoisin, très-exact pour ses sortes d'affaires, était arrivé un des premiers au rendez-vous et, prenant immédiatement les rênes du commandant, il organisait le souper dans un cabinet somptueux.

Morellet, qui aurait souhaité jeter avec Paul les bases d'une association solide, et non s'amuser exclusivement, essaya, mais en vain, de quelques objections.

La discussion allait s'envenimer, quand, par bonheur, Paul y mit fin en se montrant. Il fut accueilli si chaleusement qu'il craignit d'être en retard et s'excusa.

— Oh ! je savais bien que tu viendrais, s'écria Beauvoisin.

Il tutoyait Paul ! Ce fut une certaine surprise. Les autres ne tardèrent pas. On était à peine à table lorsqu'un coup fut légèrement frappé à la porte. Beauvoisin alla spontanément ouvrir. Un jeune homme se présenta.

— Bonsoir, dit-il, avez-vous soupé ?

— Non.

— Alors je reste.

Un autre coup ne tarda pas à se faire entendre. Beauvoisin se précipita vers la porte et introduisit une nouvelle recrue. C'était un ami du premier.

L'amitié fit des prodiges ce soir-là, et multiplia comme par enchantement le nombre des convives.

Paul, du reste, fit bonne contenance. Son entrevue avec le baron du Chatenet et l'espérance d'une réussite prochaine l'avaient très-favorablement disposé envers lui-même et envers autrui. Il s'arrangea seulement de façon à ne s'enivrer que d'espoir, car s'il ne s'effarouchait pas de la petite fête pour laquelle Beauvoisin s'était chargé du soin des invitations, il était très décidé à ne plus se trouver dans une compagnie semblable à celle où le hasard l'avait jeté. Dès qu'il commença à réfléchir que bientôt il ne pourrait peut-être plus réfléchir, il veilla sur lui, sans cesser un seul instant d'être aimable et saisissant un prétexte, il s'esquiva, solda le souper, laissa une provision pour les rafraîchissements, solda le souper de la veille, soin que M. Morellet avait oublié de prendre malgré son gain de vingt-sept mille francs, et pria le bon Joseph de l'excuser auprès de ses convives.

— Oh ! ce sera bien facile, dit Joseph, je dirai que vous aviez mal à la tête.

— C'est cela ; et vous ne mentirez pas.

X

Paul s'était promis de cesser toute fréquentation avec ce menu peuple de la Bourse, et tint parole. Il passa une partie de sa journée du lendemain à écrire à Valentine. Dans son trouble au moment du départ, il n'avait pas demandé l'autorisation de le faire, mais il crut pouvoir se passer de cette permission. Sa lettre fut tendre, longue pleine de ces bavardages du sentiment qui ne disent rien et qui disent tout, ravissante musique dont une personne aimée perçoit facilement le sens et la mélodie parce que les notes, obscures et indéchiffrables pour les autres, sont lues par elle avec les yeux du cœur qui les répète et les chante en écho. Paul ne s'expliqua pas sur le genre d'affaires qui le retenait à Paris. Il parla de résultats certains, d'union prochaine, sans dire catégoriquement : je fais ceci ou cela. Il s'excusa de ses froids adieux en quittant le Breuil. Il avoua ses douleurs, ses impatiences, son anxiété dévorante, dont il pouvait sans lâcheté entretenir Valentine, maintenant qu'elles étaient passées. C'était la première fois qu'il écrivait véritablement une lettre d'amour, et Paul trouva dans cette occupation un charme extrême. Il se réjouissait presque d'être parti, ne fût-ce que pour ressentir l'impression de l'absence qui fait si bien apprécier les joies du retour quand on est sûr de les éprouver bientôt. Sa lettre terminée, il en écrivit une autre pour sa mère. Cette lettre devait être et fut en effet un souverain baume pour les inquiétudes croissantes de madame de la Fosse, car Paul un peu désorienté pendant quelques jours dans sa tendresse filiale, se retrouvait enfin tel qu'il avait toujours été : chaleureux, affectueux et expansif. Cette lettre s'adressait aussi à son père. Paul ne s'excusait pas des quelques mots qui lui étaient échappés en partant, mais on voyait qu'il n'en comprenait pas la portée, et que son cœur ne vibrait que sous des sentiments bons et sympathiques.

— Et Frédéric Mallet que j'oubliais ! dit ensuite Paul. Je lui dois un chaud remerciement. Sans lui je serais encore au fond de ma province, à chercher des clients introuvables.

Trois jours s'écoulèrent.

M. du Chatenet, toujours imperturbable dans la certitude du succès, ne fixait pas encore le moment d'agir. Paul reçut une réponse de la main de madame de la Fosse, avec de grands détails. Elle ne

précisait rien, ne questionnait pas, mais parlait beaucoup de Valentine, de M. de la Fosse, de M. du Breuil, et s'abandonnait à ces larges et flottants épanchements de tendresse dont les mères ont le secret aussi bien que les amants. A la fin des quatres pages écrites par sa mère, Paul lut ces quelques mots tracés à la hâte :

“ Monsieur mon futur gendre,

“ Que diable allez-vous faire à Paris ? Fortune ? Chez nous cela se fait au grand jour, sans mystère. Auriez-vous l'intention de dévaliser la banque de France ? Expliquez-vous clairement, mon bel ami. On dirait vraiment que votre respectable mère et votre respectable père et mademoiselle ma fille ont peur de vous interroger. Je ne suis pas si poltron, moi, et j'attends une réponse.

“ Tout à vous.

“ DU BREUIL.”

Ces quelques lignes, que madame de la Fosse aurait peut-être voulu raturer, firent sourire Paul et l'amusèrent. Il prit une grande feuille de papier et écrivit :

“ Monsieur et cher futur beau-père,

“ Vous verrez !

“ Votre tout dévoué et respectueux

“ PAUL DE LA FOSSE.”

Sous l'empire d'un éivrement qui ne connaissait plus ni difficultés ni résistance, Paul jouait avec les faits comme un jongleur avec les boules dorées qu'il a appris à manœuvrer. Un peu de dédain pour les autres se mêlait à cette confiance en soi.

— Vont-ils être étonnés, là-bas, se disait-il souvent, quand je vais revenir les poches pleines.

Toutefois, au milieu des éblouissements d'une réussite prochaine, bien plus dangereux que les éblouissements d'une réussite obtenue, son amour pour Valentine ne fut point attaqué. Il s'augmenta, au contraire, et préserva Paul des sensations illimitées.

— Quand j'aurai gagné, pensa-t-il, une centaine de mille francs, je m'arrêterai.

Il s'efforçait ainsi de légitimer sa convoitise en la subordonnant à Valentine. Paul ne songeait qu'à elle, il se considérait comme lui appartenant, et n'aurait pas permis à une femme, à une ombre, à un rêve de se glisser entre eux. Une fois même, impatienté de ne pas engager la lutte, il demanda à M. du Chatenet s'il n'était pas possible d'aller à Limoges, sauf à accourir bien vite au mo-

ment opportun. Le baron l'en dissuada. La compagnie de Paul lui plaisait beaucoup. Comme tous les protecteurs, il aimait à voir son protégé, à jouir par avance de sa reconnaissance, à s'associer à un bonheur que Paul lui devrait.

— Si court qu'il fût, dit M. du Chatenet, ce voyage pourrait vous être préjudiciable. D'un instant à l'autre nous attendons un avis, et, alors, il faudra opérer sans perdre une minute.

Paul resta donc, partageant son temps entre la lecture, le spectacle, la promenade et les visites chez le baron. Un soir, il y vit arriver un personnage poli, sérieux, grave et souriant toutefois sous l'influence d'une joie mystérieuse et profonde. Ce personnage s'enferma pendant un quart d'heure avec le baron et se retira. Quand le baron rentra au salon, une satisfaction mal contenue éclatait en lui. Il embrassait ses filles, prenait les mains de Paul, il s'asseyait, se levait et semblait rajeuni de dix ans.

— Sortons, dit-il à Paul j'ai besoin d'air.

M. du Chatenet n'avait pas de voiture. Il prit une victoria dans la rue et conduisit Paul au Bois.

— C'est pour demain, dit-il ; demain nous achetons.

Un amant n'aurait pas prononcé avec plus d'expression ce mot, ce doux mot : demain !

Puis il reprit :

— Vous avez vu mon ami ? C'est M. Palmer. Il va gagner un million, peut-être davantage. Son fils est sous-lieutenant en province ; il lui a écrit de donner sa démission. Ses filles sont en pension au couvent des Oiseaux. Il les reprend avec lui. Il en fera des duchesses si cela lui fait plaisir. Et moi !... Ah ! heureux père, si Isidora n'était pas entichée de son préfet, je lui donnerais un ambassadeur.

Le lendemain matin, à dix heures, Paul se rendit chez le baron. ils allèrent ensemble chez un agent de change et donnèrent l'ordre d'acheter l'un trois mille actions, l'autre cinq cents. M. du Chatenet avait réalisé toutes ses valeurs. Il déposa trois cents mille francs comme ouverture, et Paul quarante-huit mille.

Ce ne fut pas sans un certain orgueil que Paul ouvrit et lut, le soir même un billet ainsi conçu :

“ M.***, agent de change, a l'honneur de saluer M. de la Fosse et de le prévenir qu'il a, d'après ses ordres, acheté à la bourse de ce jour cinq cents actions du ***, au cours de.....”

Ce billet, dont les formules étaient imprimées et les chiffres d'une belle écriture commerciale, transporta Paul comme s'il eût reçu le baptême du feu.

— Enfin ! s'écria-t-il ; enfin !

Puis, avec une certaine angoisse et ayant malgré lui conscience d'un danger, il ajouta :

— C'est maintenant qu'il faut vaincre ou mourir.

XI

Le premier jour, malgré ces achats simultanés, ceux de M. Palmer et d'autres encore, les actions baissèrent de dix francs. Mais ce ne fut qu'une goutte d'eau froide sur l'enthousiasme.

— Il y a tiraillements en sens contraires, dit M. du Chatenet en rassurant Paul. Nous aurions mieux fait, évidemment, d'attendre encore un peu. Mais le document à publier est déjà pressenti, escompté. Palmer sait qu'il existe et que son apparition va extraîner tous les capitaux intelligents. Ainsi, ne vous tourmentez pas. Dormez sur les deux oreilles. Demain la hausse va se manifester pour éclater ensuite à toute volée.

Le jour suivant, il y eut une nouvelle baisse, plus forte que celle de la veille. Paul, pour sa part, perdait déjà quinze mille francs. Une lutte sourde s'engageait. Des millions d'actions étaient jetées sur la place pour écraser les cours. Paul, tout effaré, aborda M. du Chatenet avec un air de reproche.

— Est-ce que cela va continuer longtemps ? dit-il. Nous serons ruinés en quelques jours.

Un peu impatient, M. du Chatenet entraîna Paul et lui fit une longue dissertation à laquelle le jeune homme ne comprit rien. Les théories, du reste, ne valent rien au moment où on se bat. Paul revenait toujours à une alternative : faut-il marcher en avant ou s'arrêter ?

— Conservez votre position, répliqua M. du Chatenet. Je réponds de tout.

Le jour suivant, le baron, très-ferme jusqu'alors, commença à se démoraliser. La baisse persistait. Au lieu d'un document constatant des bénéfices considérables, différents journaux dévoués et payés par une main inconnue lancèrent des révélations alarmantes, de nature à ébranler le crédit de cette société anonyme. C'était juste le contraire de ce que M. du Chatenet et son ami avaient espéré.

Un immense trafic avait lieu : le chef souverain de la société anonyme avait fait parler les journaux dans le sens qui lui avait convenu. Pour ajouter à l'effet désastreux de ces articles, il faisait encombrer le marché d'un nombre formidable d'actions afin de les avilir, de les racheter en temps utile au plus bas cours, et de réaliser ainsi des gains énormes. M. Palmer courut chez son chef su-

prême, avec les journaux, pour le supplier de les démentir, car ils ne disaient pas la vérité, et son chef le savait mieux que personne. Mais il était absent. A la campagne, peut-être ? On l'ignorait. Il était parti sans dire où il allait. Cependant, il fallait agir. M. Palmer, ne soupçonnant pas les manœuvres opérées dans la sphère au-dessus de la sienne, envoya partout des protestations qui ne furent pas insérées. Le lendemain se voyant ruiné, il prit sous sa responsabilité d'aller à la Bourse annoncer le document dont la publication devait être décisive. Mais ces protestations, ces communications ne pouvaient pas revêtir une signature et un caractère officiels. M. Palmer luttait, sans le savoir, contre une influence cachée et beaucoup plus puissante que la sienne. On ne l'écouta pas. On ne le crut pas. L'impulsion était trop forte et trop bien dirigée par une main qui se tenait dans l'ombre. Pâle comme un spectre, à moitié fou, il se jeta dans les bras du baron et lui dit :

— Je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

Le baron, aussi pâle que lui, aussi désolé que lui, l'emmena.

Ils songeaient tous les deux à liquider, à réunir les épaves de leurs fortunes détruites. Ils se consultèrent à ce sujet. Ils se décidèrent à s'arrêter. Mais dans la soirée, M. Palmer accourut chez le baron, et lui montra, comme un drapeau sauveur, une lettre qu'il tenait à la main. M. Palmer, pour ne pas périr sans avoir tenté tous les moyens humains de se sauver, avait écrit à son chef au hasard, dans toutes les directions. Son chef lui répondait ces mots, qui n'étaient point compromettants pour lui, mais qui rassurèrent complètement M. Palmer et le baron :

“ J'arrive. Demain la vérité sera connue.”

Rien n'était perdu. Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent. Leur couverture chez l'agent de change était encore suffisante. Ils pouvaient donc continuer l'opération dont le début avait mal tourné, mais dont la fin devait les dédommager de leurs perplexités et les récompenser de leur persistance. Paul arriva sur ces entrefaites et participa à cette certitude basée sur une déclaration importante et formelle. Cependant, ces deux hommes lui firent peine. Leur voix était sèche, courte. Quand ils parlaient, leur respiration était entrecoupée comme de sanglots. Leurs gestes étaient seccadés, brusques, incohérents. Leurs yeux, presque transparents comme ceux des morts, paraissaient hébétés ; l'existence semblait les abandonner, et ils n'avaient pas cette expression étrange, surnaturelle qui annonce que le regard plonge dans une vie nouvelle. Devant cette torpeur, ces angoisses foudroyantes, Paul eut assez de tact et de courage pour ne pas proférer une plainte. Il consola, il reconforta. Les choses,

d'ailleurs, n'étaient point désespérées. Un revirement aurait lieu le lendemain.

— Mais songez donc, monsieur, s'écria M. Palmer sans pouvoir retenir ce cri de sa conscience ; c'est la fortune de mes enfants qui est en jeu !

— C'est la dot de mes filles ! dit M. du Chatenet en joignant les mains comme pour implorer le ciel.

— C'est de l'argent qui ne m'appartient pas ! ajouta Paul en frémissant de honte et de douleur à cette pensée.

Ils se regardèrent, puis ils baissèrent les yeux ; car ils se faisaient peur les uns aux autres.

— Un échec n'est pas possible ! reprit M. Palmer avec une grande animation. Je ne suis pas un enfant. J'ai passé l'âge des folies. J'ai agi en pleine connaissance de cause, d'après des chiffres vérifiés, officiels, et non d'après des probabilités. Une fatalité inouïe a dérangé des combinaisons si sages, si rationnelles : mais demain.....

— Silence ! interrompit M. du Chatenet en voyant entrer mes demoiselles Isidora et Céline ; pas un mot de cela devant mes filles.

Il s'efforça de sourire, de mettre un masque d'insouciance sur son visage pour en voiler l'altération. Ne sont-elles pas condamnées d'avance, ces opérations dont on se cache et dont on rougit devant ses enfants ? Les revers de fortune sont presque toujours réparables quand on peut dire à sa famille : Dieu nous frappe pleurons ensemble. Mais souffrir et ne pouvoir être consolé, souffrir et garder pour soi le secret de ses malheurs mêlés d'avilissement, c'était là une terrible épreuve, sous laquelle la raison de M. du Chatenet chancela et faillit se briser.

— Nous cautions... dit-il en se cramponnant au bord de cet abîme dont il avait comme une perception vague. De quoi cautions-nous donc ? De politique, je crois. A quoi bon ? La politique des pères, c'est de rendre leurs enfants heureux. Isidora, Céline, faites-nous un peu de musique. Cela vaudra mieux que de discourir à perte de vue comme nous le faisons avec ces messieurs.

Mesdemoiselles du Chatenet chantèrent. Ce fut un singulier contraste de voir ces deux jeunes filles calmes et rieuses, versant des flots d'harmonie sur ces âmes fermées aux émotions pures. M. Palmer, incapable de rester en place et agacé par cette musique qui concordait si peu avec ses sentiments, s'éclipsa sans dire bonsoir. M. du Chatenet ne remarqua pas cette désertion. Accessible à la voix de ses filles pénétré peu à peu d'attendrissement, il fondit en larmes.

— Monsieur, monsieur, dit Paul, en s'approchant de lui, contez-vous. La tranquillité de vos filles en dépend.

— Oui, oui, dit le baron, en se calmant ; la tranquillité de mes filles est sacrée.

Cependant, comme M. Palmer, il ne put demeurer longtemps en place. Il s'excusa auprès de ses filles et sortit, en emmenant Paul. A peine dehors, le baron se sépara de lui et marcha au hasard, essayant d'amortir ses pensées par la fatigue physique, satisfait d'être seul afin de mesurer plus à l'aise ces minutes, longues comme des siècles, et qui le conduisaient, indifférentes et impassibles, à la journée du lendemain, sur laquelle reposaient tant d'espérances,

Mais, le jour suivant, la baisse continua. Contrairement à sa lettre, le chef de la société anonyme ne parut pas, ne donna pas de ses nouvelles, ne démentit rien. Il se contenta de faire acheter les actions que la panique dépréciait de plus en plus.

Les mêmes faits se reproduisirent les jours d'après. Ainsi que ses deux conseillers, Paul ne vivait plus. Il tâchait de fermer les yeux et l'esprit pour ne plus savoir où il en était. Il restait des heures entières à la Bourse, immobile, pétrifié. Puis il lisait ou croyait lire les journaux. A peine s'il mangeait. Il ne dormait plus que dans la journée, après ses repas, quelques instants. Quand il rencontrait le baron ou M. Palmer, ils s'évitaient mutuellement. Un matin, Paul reçut une petite lettre de son agent de change qui le prévenait que sa couverture était épuisée et priait de la renouveler s'il voulait conserver sa position. C'était la balle mortelle dans ce combat à outrance. Paul sent un flot de sang se porter à son cœur comme pour l'étouffer ou le briser. Paul, cependant, ne pouvait en croire ses yeux. Il courut chez l'agent de change.

— Je n'ai plus rien ?

— Non. Vous nous redeviez même...

— Je n'ai plus rien !

— Continuez-vous ?

— Avec quoi ?

Le guichet se referma.

Paul se rendit chez M. du Chatenet. Un domestique voulut l'empêcher d'entrer. Paul passa outre, mais, après avoir franchi la porte du salon, il recula, frappé de terreur. Le baron était là, devant lui, debout, les yeux fixes, hagards, et murmurant d'une voix enfantine :

— Achetez ! Vendez !

De ses deux filles, l'une pleurait, lui prenait les mains, lui parlait tendrement. L'autre, l'aînée, affaissée sur un fauteuil, la tête cour-

bée sur la poitrine, semblait considérer l'avenir d'un œil sombre, morne, sans espoir.

Paul aperçut sur le parquet une lettre de l'agent de change, semblable à celle qu'il avait reçue.

Mademoiselle Isidora leva les yeux.

— Monsieur, dit-elle avec un accent d'autant plus poignant, qu'il signalait le manque de résignation et une indomptable révolte intérieure, nous avons défendu notre porte, nous ne sommes plus du monde, nous ne sommes plus rien, nous n'existons plus, mon père nous a ruinés et il est fou.

— Achetez ! Vendez ! dit le baron.

Paul jeta un grand cri et tomba à genoux.

Mademoiselle Céline vint vers lui. Plus digne de pitié et plus touchante dans un malheur dont elle ne comprenait peut-être pas, autant que sa sœur, l'étendue et toutes les conséquences, mademoiselle Céline releva Paul et le conduisit près du baron.

— Parlez-lui, dit-elle. Mon pauvre père ! Il ne nous reconnaît plus ! Il ne reconnaît plus ses filles ! Il vous reconnaîtra peut-être.

Paul s'avança. Mais l'horreur l'empêcha d'articuler un seul mot. Il se jeta en pleurant dans les bras du baron. Celui-ci le repoussa doucement.

— Qui êtes-vous ? dit-il avec les mêmes intonations monotones, enfantines et navrantes. Oui... Oui... L'opération est magnifique. Achetez ! Vendez ! Achetez en baisse. Vendez en hausse... C'est bien simple.

Paul sentit ses jambes faiblir. A la vue, au contact de cette catastrophe, il devenait fou, lui aussi. Cependant, malgré la force instinctive qui tentait de l'arracher machinalement à cet affreux spectacle de douleurs auxquelles il ne pouvait remédier, il rassembla sa fermeté et son courage, ne voulant pas abandonner mesdemoiselles de Chatenet dans un pareil moment. Mais il entendit bientôt l'ainée qui grondait le domestique d'avoir manqué à sa consigne en laissant entrer Paul. C'était pour Paul un avis indirect, un ordre. Il se retira donc peu d'instant après. Il erra dans Paris, puis, tout à coup, par un accès de colère vengeresse, il courut vers la Bourse, sans trop savoir ce qu'il ferait. Nouveau Samson, il se sentait pris d'irrésistible désir de secouer les colonnes du temple, et d'écraser la foule sous les voûtes écroulées. Mais les nouvelles qui retentirent à ses oreilles dès le péristyle, semblèrent paralyser son désespoir en l'augmentant. Toutes les allégations mensongères, publiées par les journaux, venaient d'être officiellement démenties. Le document sur lequel M. Palmer avait compté était proclamé, répandu à flots. Les actions étaient déjà montées

de soixante francs et la hausse ne paraissait pas près de s'arrêter. Les renseignements de M. Palmer et de M. du Chatenet étaient parfaitement exacts ; seulement, on avait opéré un peu trop tôt.

— Ah ! dit Paul en se déchirant la poitrine avec les ongles, un jour de plus et nous étions sauvés.

La foule qui le poussa le tira de ses réflexions. Chacun s'empresait d'aller saluer l'illustre chef de la société anonyme l'habile homme qui se montrait enfin, souriant avec bienveillance du haut de ses nouveaux millions si bien gagnés par une manœuvre savamment conduite, et marchant radieux dans son triomphe, au milieu des gens accourus pour le contempler et s'inclinant sur son passage. Il y avait bien quelques victimes, mais on n'en parlait qu'à voix basse, car les morts ne sont glorieuses que sous le drapeau de l'honneur.

— Vous savez ? dit une voix, Palmer s'est brûlé la cervelle ce matin.

— Ah ! vraiment ! Il a avancé son échéance. Quelle bêtise !

Paul se sauva. Fatigué, épuisé de corps et d'âme, attristé et épouvanté du sort de ses deux conseillers, il n'eut plus d'autre idée que celle de se réfugier dans sa famille, près de Valentine. Il avait dans sa poche une lettre, non décachetée, hélas ! quoiqu'elle fût de sa mère. Il l'ouvrit, la lut, la dévora des yeux sans bien la comprendre, tant il était encore bouleversé. Il solda la balance de son compte avec l'agent de change, la dépense faite à son hôtel, il quitta Paris les mains vides, meurtri, brisé, étonné d'être encore vivant, et s'abandonna, avec une sorte de volupté morne, au sentiment de délivrance que l'on éprouve en s'éloignant d'une ville pestiférée.

TROISIÈME PARTIE

I

Paul arriva dans sa ville natale le matin, à l'improviste, sans avoir annoncé son retour. La première personne qu'il vit en rentrant chez lui fut son père, qui lui tendit la main par un mouvement affectueux et spontané.

— Tu as eu raison de nous revenir, dit M. de la Fosse ; ta mère va être bien heureuse. Viens vite l'embrasser.

Dès que madame de la Fosse l'aperçut, elle poussa un cri de joie.

— Paul ! dit-elle ; mon cher Paul !

Puis, après une longue et douce étreinte, elle ajouta :

— Ah ! comme il est... fatigué !

Elle eut sur les lèvres un autre mot, et l'explosion de sa tendresse fut comme étouffée par cette triste révélation. Mais madame de la Fosse s'efforça de ne rien laisser paraître de ce qu'elle éprouvait. D'un regard rapide elle interroga son mari. Elle semblait lui dire :

— Mes yeux me trompent-ils ? As-tu remarqué combien Paul est changé ?

Le colonel comprit ce coup d'œil. Dans son empressement à conduire Paul près de sa mère, il n'avait pas observé les ravages produits sur son fils par le séjour de Paris. Il fit son possible pour rassurer sa femme par une contenance calme, souriante.

— Eh bien ?... reprit madame de la Fosse sans oser questionner directement.

— Ah ! ma mère, s'écria Paul qui ressentait déjà la bienfaisante influence du toit paternel, que je suis heureux d'être de retour !

C'était, en même temps, un moyen d'éluder les explications. Il ne pouvait guère en donner. Pendant un instant, il resta pensif, accablé. Il se demandait s'il devait raconter à son père la catastrophe de M. du Chatenet ? Mais c'eût été aussi raconter la sienne. Il résolut d'attendre, d'écrire à Paris pour avoir des nouvelles du baron et de ses filles. En songeant à tout ce qu'il laissait derrière lui de larmes, de sang, de honte et d'illusions perdues, Paul laissa échapper du fond de sa poitrine un profond soupir de tristesse et de découragement.

— Tu es bien fatigué, Paul ! dit M. de la Fosse qui jugea préférable, à cause de sa femme, d'interpréter ainsi ce grand soupir.

— Oh ! oui, mon père, répondit Paul ; bien fatigué !

Et madame de la Fosse répétait tout bas :

— Pauvre enfant ! comme il est changé !

Il est bien rare, en effet, qu'on puisse tenter des entreprises pareilles et demeurer frais et rose. Généralement, et à part quelques exceptions, la Bourse n'embellit pas ceux qui passent par les engrenages de cette terrible machine. Paul était aminci et amaigri comme s'il eût été pressé et étiré par un laminoir. Sa peau était légèrement jaunie. Des rides sillonnaient son front si uni et si blanc auparavant. Sa bouche pincée, pâle, avait une expression de souffrance pénible à voir. Ses yeux étaient caves, et leur flamme brillait par intermittences comme une dernière lueur sur un incendie éteint. Très-soigné d'habitude dans sa mise, ses vêtements et son linge portaient à présent des traces d'incurie que la poussière du

voyage accusait encore plus fortement, sans le justifier. Aussi abattu d'âme que peu soigné de corps, on voyait que Paul n'avait plus grand souci ni de lui-même ni des autres. Il se laissait aller, comme ces épaves que le courant emporte ; sur les ondes de sa destinée, sa volonté devenait impuissante à le diriger. Son père et sa mère ne lui demandèrent plus s'il avait réussi, s'il était content de son voyage, toute sa personne disait assez que non. Il ne voulait ni boire, ni manger, ni dormir. Il ne témoigna qu'un seul désir : aller immédiatement au Fayan.

— Ah ! je comprends, dit madame de la Fosse avec un doux et indulgent sourire. Valentine...

— Valentine ! interrompit Paul comme si on eût réveillé sa douleur en sursaut.

Puis il ajouta :

— Elle est au Breuil ? Elle se porte bien ?

Il n'écouta même pas la réponse. A Paris, dans les plus folles angoisses de la lutte, la jeune fille avait toujours plané au dessus de lui comme un astre tutélaire. Mais à présent qu'il était revenu près d'elle, il lui semblait qu'il n'avait pas diminué mais augmenté la distance. Valentine n'était plus pour lui qu'une de ces froides étoiles qui brillent dans des lointains infinis, et dont on n'espère plus se rapprocher. Il n'avait plus qu'un but, le but des malheureux qui ont eu la faiblesse de mêler l'ivresse à la coupe de l'infortune : dormir, oublier, être oublié, supprimer le plus longtemps possible le cours de la vie et de la pensée.

— Et mes chiens, dit Paul, comment vont-ils ?

Puis il ajouta intérieurement :

— Ceux-là, du moins, ne me demanderont pas d'où j'arrive et ce que j'ai fait.

Il oubliait, l'ingrat, que ses parents ne s'en informaient point. Ils le recevaient comme l'enfant prodigue, toujours bien accueilli d'où qu'il vienne.

— Nous comptons, dit M. de la Fosse, nous fixer bientôt au Fayan.

— Pour la naissance de ma petite sœur, ajouta Paul.

— Oui, mon fils, dit madame de la Fosse. Ton père m'a proposé d'y retourner dès demain. Et à moins que ton retour...

— Ah ! qu'il ne change rien à vos projets, ma mère, s'écria Paul. Voulez-vous me permettre de vous précéder dès aujourd'hui ?

— Va, Paul ; tu dois avoir besoin de repos. Veux-tu la voiture ?

— Non, ma mère ; gardez-la.

— Un cheval ?

— Merci.

— Paul ira à pied : cela le délassera ; dit M. de la Fosse qui, par sollicitude pour sa femme, tentait d'adoucir le contre-coup du chagrin trop visiblement écrit sur les traits de son fils.

Celui-ci ne tarda pas à se mettre en route.

— Ah ! s'écria douloureusement madame de la Fosse dès qu'il fut parti, mon pauvre fils !

Les sources de sa souffrance se rouvraient, et elle coulait à flots, maintenant, entraînant avec elle les forces vitales. A diverses reprises et durant l'absence de Paul, en causant avec Valentine, avec M. du Breuil et M. de la Fosse, en voyant son fils aborder résolûment sa profession d'avocat, puis en lisant ses lettres de Paris si pleines de confiance en l'avenir, elle s'était persuadée que le bonheur de Paul ne serait pas compromis. Mais Paul était revenu et ses illusions de fortune semblaient disparues, et il se montrait malgré lui plus triste, plus désespéré qu'il ne l'avait jamais été.

— Ah ! se disait cette malheureuse mère en se tordant les mains, si je pouvais mourir !... Je sauverais Paul !

Puis une autre voix impérieuse et écoutée lui répondait :

— Tu ne peux pas mourir. Dieu t'accorde deux enfants ; tu dois compte à Dieu de leurs deux existences.

Heureusement pour cette excellente mère, ou plutôt pour cette mère, car toutes les épithètes sont bien faibles et bien pâles lorsqu'il s'agit de qualifier l'amour maternel, M. de la Fosse ne quittait pas sa femme d'un instant. Cet homme probe et bon avait en lui des trésors de dévouement et de tendresse. Chose belle et rare, il excusait son fils. Il lisait dans son âme et il l'adorait encore. Il pardonnait ces impatiences maladroites, ces tentatives folles et mystérieuses sur lesquelles Paul se taisait et qu'on était réduit à deviner, cet amour sincère se heurtant contre les obstacles comme un jeune bœuf au risque de s'y briser. Il comprenait et il pardonnait. Mais en lui, dans ce moment, l'époux dominait le père. Dans des circonstances si graves, si épineuses, M. de la Fosse, avant toute chose, songeait à sa femme et la protégeait. Sa constante sollicitude s'occupait immédiatement à détruire le désastreux effet causé par l'attitude de Paul à son retour.

— Notre fils, dit-il en abordant résolûment la question, n'a pas tiré de son voyage tous les résultats qu'il en attendait. Nous ferons bien, je crois, de ne plus en parler, car son silence nous a suffisamment instruits.

— Paul avait l'air bien triste.

— Cela se conçoit. A son âge, les espérances, comme les peines, sont plus vives, mais aussi plus passagères. Ce qui est une décep-

tion pour lui n'en doit pas être une sérieuse pour nous. Paul ajoutait foi à je ne sais quels succès chimériques et immédiats. Mais les succès ne s'improvisent pas. C'est ici, avec du travail, qu'il les obtiendra. Il a déjà bien commencé.

Puis M. de la Fosse envisagea et décrivit la situation de son fils, sous un jour favorable il est vrai, mais sans exagération et sans se départir des règles du simple bon sens. Le temps, en effet, devait améliorer et préciser chaque jour davantage cette situation. Paul avait de l'intelligence, il l'avait prouvé, et dans un an au plus, on pourrait facilement baser des certitudes sur les probabilités actuelles. M. du Breuil n'était pas intéressé. Valentine serait la première à demander qu'on abrégât les délais.

— Il est même présumable, ajouta M. de la Fosse en souriant, que cette exubérance de tendresse, cet emportement de caractère, ces impatiences suivies d'abattement, ce trouble et cette fougue de jeunesse qui nous affligent chez Paul parce que ce sont des orages, ne déplaisent point à mademoiselle du Breuil. Comme toutes les mères, comme tous les pères, nous voudrions voir notre fils parfaitement calme et raisonnable. Mais Valentine, ce n'est pas la même chose. S'il l'était trop, elle l'aimerait moins.

— C'est bien possible, s'écria madame de la Fosse. Oui, Valentine l'aime. Qui ne l'aimerait d'ailleurs ? C'est le principal. Toutes les autres questions ne sont que secondaires.

C'est ainsi que M. de la Fosse rasséra l'âme de sa femme. Puis ils donnèrent des ordres et firent tous les deux leurs préparatifs pour retourner le lendemain au Fayau.

II

Voulant fêter la journée du retour à la campagne, madame de la Fosse proposa d'envoyer chercher M. du Breuil et Valentine.

— Nous leur devons d'abord une visite, dit Paul.

— Oh ! comme tu deviens cérémonieux ! lui répondit sa mère. Nous ne nous gênons pas tant que cela avec nos voisins, et Valentine... Mais, à propos, l'as-tu vue ?

— Pas encore, ma mère.

— Pas encore !

Madame de la Fosse ne fit aucune observation. Il lui paraissait cependant un peu singulier que Paul n'eût pas vu Valentine. Dans son esprit tout occupé de son fils, elle se créait sans peine une seconde jeunesse, et, évoquant les souvenirs de la première, elle suivait volontiers Paul dans toutes les phases d'une tendresse dont

elle se plaisait à partager les joies et les douleurs. Mais souvent, car son expérience était limitée, madame de la Fosse était forcée de reconnaître qu'elle ne comprenait plus rien à cette tendresse. Et alors, avec une humilité adorable, cette excellente femme s'imaginait que l'amour, cet immortel et immuable sentiment, avait subi de nombreuses transformations, et s'était beaucoup perfectionné depuis le progrès des lumières. Du temps de madame de la Fosse, par exemple, un fiancé n'eût pas manqué d'aller voir sa bien-aimée en revenant de voyage. Mais en tenant compte des raffinements et des complications de l'amour moderne, la mère de Paul ne put s'empêcher de remarquer que cette abstention décelait une souffrance secrète, une grande défiance de soi-même et de l'avenir. Ce fut avec hésitation qu'elle proposa une seconde fois d'envoyer chercher M. du Breuil et Valentine. Paul la pria de n'en rien faire, et elle n'insista pas. Il aida, du reste, avec beaucoup d'empressement et de bonne grâce, son père et sa mère à leur installation. Ses détails et les bruits d'allées et de venues paraissaient le distraire.

Deux jours après, cette sorte de convalescence morale, grâce à laquelle Paul avait retrouvé un peu d'apaisement à la suite des événements de Paris, cessa soudainement. Il avait charge quelqu'un de s'informer de la famille du Chatenet, afin d'avoir des nouvelles du baron et de les transmettre à M. de la Fosse, au risque même d'être obligé de divulguer toute la vérité. Un camarade d'études s'était acquitté sur-le-champ de cette commission, et Paul reçut avis que le baron et ses deux filles avaient disparu de leur domicile sans dire où ils allaient, et qu'il était donc difficile, sinon impossible, de suivre leurs traces. Paul reconnut là les conséquences du désespoir incurable de mademoiselle Isidora, dont l'orgueilleuse fierté voulait laisser ignorer à jamais dans quel linceul d'oubli, d'isolement, de misère, d'abandon ou de mort seraient ensevelies ces trois existences brisées. Cette nouvelle, qui lui assurait pourtant le secret de sa faute, le pénétra de tristesse. La douleur a en elle une compensation souveraine : elle n'est pas égoïste. Paul ne put songer sans un frisson d'épouvante à ces deux jeunes filles entraînées dans un abîme par la main paternelle, et y succombant sans même daigner appeler du secours. Il se dit ensuite que la catastrophe dont il avait été une des victimes avait en elle quelque chose d'irréparable. Sous l'empire de ces amères réflexions, il sortit. Sauvage et farouche comme un animal blessé mortellement, il souhaitait la solitude pour y souffrir en liberté. Il s'engagea dans les campagnes désertes, aspirant à pleins poumons l'air vif et puissant des montagnes, trop puissant pour lui maintenant,

car sa poitrine ne le recevait plus qu'avec une petite toux d'irritation. Par moments, il accusait la nature d'être si belle, si indifférente ; par moments encore, il se disait que Valentine était-là, près de lui, et qu'il pourrait la revoir quand il voudrait.

— La revoir ! ajoutait-il. A quoi bon ? J'ai le temps. Il faudra m'expliquer, avouer ma tentative et ma défaite. Une explication est impossible.

Son idée dominante était celle-ci : J'ai perdu de l'argent qui ne m'appartient pas. Cette idée retentissait en lui comme un glas funèbre. Elle le séparait de Valentine.

Bientôt, il se révolta contre cet amour.

— O mes belles années de jeunesse, où êtes-vous ? s'écria-t-il. Le bonheur est fait d'insouciance, d'indifférence, la nature me l'indique, et je l'ai perdu en courant après lui. Où est le temps où je m'égarais dans ces champs, sans autre souci que la chasse, la pêche, mes faciles études et mes faciles plaisirs ? L'amour, pour moi, a été la mort de ma jeunesse. La jeunesse n'est-elle pas finie quand on ne peut plus compter que sur soi, quand on est obligé de s'atteler comme un bœuf à une tâche journalière ? L'amour, je le croyais ! représente les sourires, les joies, les caresses, l'oubli de soi-même et des soins terrestres ; mais, pour moi, il est austère comme le devoir et le sacrifice, pénible comme l'effort continu, dur et sérieux comme le travail obligatoire. Je ne suis pas un amant, je suis un manœuvre.

Il blasphémait ainsi, l'infortuné, lorsqu'il entendit quelqu'un qui l'appelait par son nom.

— Monsieur du Breuil ! murmura-t-il avec un mouvement de contrariété très-vive.

Mais il n'y avait pas moyen d'éviter cette rencontre.

— Vous voilà de retour ! dit M. du Breuil d'un ton qui signifiait : comment se fait-il que je l'apprenne par hasard ?

— J'avais l'intention d'aller vous voir, dit Paul.

— Ah ! vraiment ! répliqua M. du Breuil d'un ton amical, mais goguenard. Vous m'auriez fait cet honneur ! Mais l'enfer, comme on dit vulgairement, est pavé de bonnes intentions.

— Mon chemin aussi, dit Paul avec un peu d'aigreur. Et malheureusement, cela ne suffit pas, je le sais.

— Tiens, tiens, riposta M. du Breuil en riant, est-ce que nous allons encore nous disputer ? Vous ne perdez pas de temps, vous. A peine m'avez-vous dit bonjour et vous commencez déjà ! Si vous continuez ainsi, cela va passer à l'état chronique.

Paul ne répondit pas. M. du Breuil s'aperçut bien vite que ce ton de plaisanterie qui est le sel de la bonne vie de campagne,

pouvait blesser la susceptibilité de Paul. Telle n'était pas la volonté du père de Valentine. Cependant, quoiqu'il aimât Paul, il n'était pas homme à supporter tous les caprices d'enfant gâté qu'on tolérerait, disait-il, trop facilement au Fayan. Il avait une explication à demander, il n'était pas disposé à lâcher prise sans l'obtenir.

— Mon cher Paul, dit-il d'un accent ferme mais paternel, j'ai à vous gronder, je vous en prévient. Vous êtes parti sans daigner me dire adieu, vous revenez sans daigner m'en avertir. Ce que vous avez été faire, nul ne le sait. Vos parents sont trop bons. Ils n'ont pas exigé de vous le motif de ce voyage. Quand je les ai questionnés à ce sujet, ils ont répondu vaguement, comme des gens embarrassés et honteux de ne savoir que dire. Ma fille, elle aussi, a été, sans me l'avouer, fort surprise de ce mystère. Vous n'avez pas craint qu'elle fût attristée par toutes les suppositions imaginables. Elle pouvait croire à une amourette. Vous protestez !... C'est très-bien, mais il était plus convenable de nous édifier sur les causes de cette fougue. De quoi s'agissait-il ? Avez-vous fait fortune ? Je vous ai écrit pour vous interroger catégoriquement. Vous avez riposté par une lettre qui est une assez mauvaise plaisanterie. Quoi qu'il en soit, je l'accepte. Elle disait : vous verrez ! Voyons. Vous n'êtes pas à cent lieues et je vous prie de m'éclairer. Je vous en prie, et j'ai peut-être le droit...

— Le droit ? répliqua Paul avec hauteur.

— Oui, le droit, oui ! J'ai dit le mot et je ne le rétracte pas.

Dans l'état de surexcitation où était Paul, il se sentit froissé de cette espèce de réprimande que quelques bonnes paroles eussent effacé bien vite. Au lieu de réparer le mal, il l'aggrava.

— Je ne puis rien vous dire, reprit-il, sinon que mes espérances ne se sont pas réalisées.

— Quelles espérances ?

Paul garda le silence.

— Mon cher ami, ajouta M. du Breuil blessé et sérieusement irrité, une affaire que l'on cache avec tant d'opiniâtreté est une vilaine affaire. Aux termes où nous en sommes, ces mystères-là donnent à réfléchir et sont, pour l'avenir, d'un fâcheux augure.

— Eh ! monsieur, s'écria Paul, vous m'avez fait souvenir en temps et lieu que mon avenir est distinct du vôtre, de celui de... mademoiselle votre fille. Pourquoi l'oubliez-vous à présent ? Je ne dois compte...

— Qu'est-ce à dire ? interrompit vivement M. du Breuil. J'entends le français. Est-ce que vous me rendez ma parole ?

Paul hésita un instant, puis poussé par l'air menaçant de M. du Breuil devant lequel un sentiment d'orgueil lui défendait de recu-

ler, poussé en outre par les réflexions pleines d'amertume qui lui avaient montré les obstacles presque infranchissables de ce mariage, il répondit ;

— Comme vous voudrez !

M. du Breuil le regarda fixement, entre les deux yeux, Il attendit un instant pour lui accorder la faculté de s'amender. Paul ne bougea pas. Son cœur se déchirait, mais pour en cacher la blessure, il s'efforçait de rester calme, impassible. Ce calme apparent et cette confirmation d'un mot grave en n'ajoutant plus rien après lui, convinquirent M. du Breuil qu'il y avait quelque chose de prémédité et non un élan de colère dans le défi jeté par Paul.

— C'est bien, dit froidement le père de Valentine ; tout est rompu.

Et il s'éloigna.

III

Paul ne tarda pas à se dire que mademoiselle du Chatenet avait eu une heureuse inspiration en n'acceptant que la compassion de Dieu, et en se garantissant de celle des hommes comme d'une insulte. Au moment où il aurait voulu, pour supporter d'irréremédiables malheurs, rester plongé dans cette insensibilité morne qui est le dernier degré du désespoir, Paul se voyait forcé de retourner lui-même le fer de sa blessure en instruisant monsieur et madame de la Fosse de ce qui s'était passé entre lui et M. du Breuil.

— Ah ! pensa-t-il, mon père et ma mère le sauront toujours assez vite. Il est inutile de leur faire de la peine à l'avance.

Aussi embarrassé de son corps que d'un fardeau qu'on voudrait déposer n'importe où, il alla voir Frédéric Mallet. Il ne l'avait point vu, du reste, depuis son retour de Paris, et lui devait bien une visite pour le service d'ami que Frédéric lui avait rendu. Paul raconta au jeune négociant sa rupture avec M. du Breuil. Paul faisait ainsi l'essai de son courage et de son sang-froid vis-à-vis d'un homme sur lequel on pouvait lancer cette nouvelle comme sur une matière inerte, ou, du moins, beaucoup moins sensible que ne devait l'être madame de la Fosse qu'il faudrait indubitablement consoler tout en lui perçant le cœur, et c'était cette cruelle nécessité, douloureuse autant pour lui que pour sa mère, que Paul redoutait le plus.

— Comment, vous avez perdu vos cinquante mille francs si vite que cela ! s'écria Frédéric.

— Mon Dieu, oui ! Et pourtant, j'étais dans d'excellentes conditions pour réussir.

— C'est bizarre ! Il y a vraiment des gens que la chance ne favorise pas. Un de mes amis m'écrit qu'il vient de gagner deux cent mille francs du jour au lendemain. Moi-même, sans me déranger, et par une spéculation où je ne risquais absolument rien...

— Ah ! je vous en supplie, interrompit Paul, ne me parlez plus d'argent. Il y a des gens qui en ont, tant mieux pour eux. Moi je n'en ai pas, je ne porte envie à personne, mais au moins, qu'on me laisse tranquille sur ce point.

— En voulez-vous d'autre ?

Non, non, mille fois non. J'ai contracté envers vous une obligation...

— Elle ne vous inquiète pas, je l'espère. Vous me feriez injure s'il en était autrement.

— Soit ! Je vous remercie. Mais par cela même que vous vous en remettez à moi pour m'acquitter, ces obligations-là sont lourdes, plus lourdes que je ne l'aurais cru lorsque...

— Des regrets ! Bah ! Il n'en faut pas avoir. Vous avez joué une grosse partie. La chance a mal tourné ; voilà tout. Vous avez la santé, n'est-ce pas ? C'est le premier des biens.

Paul regarda Frédéric pour voir si celui-ci ne le persiflait pas. Toutefois, en supposant même qu'il se fût moqué de lui, il était difficile à Paul de s'en venger. Un homme à qui l'on doit cinquante mille francs est généralement inviolable pour son débiteur. Frédéric, du reste, sans se donner la peine de paraître contrarié de cet événement, n'avait pas le moins du monde l'air impertinent ; et Paul, dans la situation où il se trouvait, ne fut point absolument fâché de cette rude façon d'envisager les choses. Il ne lui était point désagréable et il lui semblait fortifiant de sortir de l'atmosphère tendre et molle où il vivait, pour se retremper au contact d'un homme dont la sensibilité était le moindre défaut.

— Ainsi, dit Frédéric après un instant de silence, mademoiselle du Breuil est libre de tous engagements.

— Oui, répondit Paul d'un ton dégagé mais un peu amer. Elle est riche. Vous pouvez vous présenter.

Pourquoi pas ? dit Frédéric.

Paul fit un brusque mouvement. Il admettait que Valentine ne fût pas à lui, mais il n'admettait pas qu'elle fût à un autre.

— Est-ce sérieux ? dit-il avec un regard menaçant et en oubliant totalement sa dette.

— Si c'était sérieux, répliqua Frédéric d'un ton froid et ferme,

je réclamerais aux besoins vos bons offices, comme vous avez réclamé les miens quand vous espériez obtenir mademoiselle du Breuil.

— Je crois que vous ne me les demanderiez pas, dit Paul en se maîtrisant et en affectant le plus grand calme.

Cela l'eût beaucoup soulagé de chercher querelle à quelqu'un, mais sa dette se dressa devant lui, tandis que les dernières paroles de son ami l'enlaçaient et le retenaient captif comme dans les mailles plombées d'un épervier.

— Au surplus, continua Frédéric, vous quittez à peine la place de prétendant et elle est encore toute chaude. Il faut lui laisser le temps de refroidir.

Paul enfonça ses ongles dans ses mains crispées. Tout son sang bouillonnait en écoutant ce langage qui n'était certainement pas offensif, mais que Paul trouvait froid, libre, et trop familier. Il aurait voulu qu'on ne parlât de Valentine qu'à genoux. Mais à quel titre l'exiger maintenant ?

Cependant Frédéric s'aperçut bien vite que Paul était dans un état d'irritation qui menaçait de faire explosion au moindre prétexte, et même sans prétexte.

— Si je n'y prends garde, pensa-t-il, Paul ne se souviendra plus de ce qu'il me doit et j'aurai mauvaise grâce à le lui rappeler.

Frédéric prit donc un air amical, grave, et, questionnant Paul avec toutes les apparences du plus grand intérêt, il lui dit :

— Mais cette rupture, est-elle définitive ?

— Oh ! très-définitivement ! répondit Paul, avec une tristesse exempte cette fois de provocation, et qui s'épanchait librement, car la demande de Frédéric paraissait dictée par une amitié sincère. Cette rupture, d'ailleurs, était obligatoire. Ne vaut-il pas mieux qu'elle se soit faite tout de suite ? Jamais je n'aurais consenti à épouser mademoiselle du Breuil en cachant mes dettes à son père. C'eût été d'un malhonnête homme. Jamais, d'un autre côté, je n'aurais pu me résigner à cet aveu, me résoudre à implorer ma grâce pour la tentative folle à laquelle j'ai eu recours. M. du Breuil ne me l'eût pas pardonnée. Quelquefois, quand on se bat en duel, on cache des raisons graves sous des motifs futiles. C'est la même chose. Je n'ai pas dit à M. du Breuil la cause véritable qui me sépare pour toujours de sa fille. Mais je la connais, et cela suffit.

— Mon cher Paul, répondit Frédéric d'un ton pénétré, je n'ai ni à vous approuver ni à vous blâmer. Dans un acte si important et purement personnel, vous saviez mieux que moi ce qui vous restait à faire. Pour se marier, de nos jours, il faut avoir une position. C'est l'usage. Et vous savez aussi bien que moi que la sagesse

ordonne de se conformer aux lois et aux coutumes de son pays et de son temps. Votre position n'est pas faite. Vous avez donc prudemment agi en renonçant à un établissement prématuré.

— D'ailleurs, ajouta Paul de quoi me plaindrais-je ? J'ai la santé, comme vous dites.

Et il s'éloigna sur ce mot, lequel indiquait peut-être une velléité d'acquérir la philosophie transcendante et pratique qui caractérisait Frédéric.

Celui-ci, dès que Paul fut parti, éprouva, sans étonnement et sans ivresse, les joies anticipées du triomphe. Il se voyait appelé à réussir partout et toujours. En vain des obstacles s'étaient présentés, il les avait aplanis sans rien risquer que de faire une belle et bonne action, et, prenant la destinée par la main, il l'avait conduite où il voulait comme un enfant à la lisière.

Modèle de ces hommes qui prennent de la vie physique tout ce qu'elle peut donner, Frédéric possédait toutes les qualités qui assurent la victoire et manquent de celles qui en font perdre les fruits. Il n'avait pas, entre autres vertus, cette exquise bonté qui empêche d'être parfaitement heureux de l'infortune d'autrui, cette délicatesse fort naturelle pourtant par laquelle on évite de s'occuper d'une femme dont le cœur s'est livré. Tout au contraire, un bonheur disputé lui devenait plus désirable. Exempt de cette sensibilité généreuse, raffinée peut-être, qu'engendre la foi chrétienne ou que font naître les tendres expansions d'une âme enveloppée de rêverie et d'amour, Frédéric, homme fort, se plaisait dans l'exercice de sa force, de sa volonté, et le considérait comme parfaitement légitime. Le commerce, d'ailleurs, aiguise et complète les facultés actives, conquérantes. Un négociant qui s'apitoierait sur la ruine de ses concurrents, ruine qu'il a motivée par l'excellence de ses produits, serait un négociant manqué. Bien peu de professions sauvegardent ce principe divin si difficilement applicable sur la terre : la fraternité. Association, oui ; fraternité, rarement. La pratique de la vie réelle, les arts, les métiers, disent, aussi bien que la guerre : rivalité, lutte, bataille. Que penserait-on d'un général qui aurait peur de faire du mal aux hommes, à ses frères ? Cette nécessité d'un perpétuel combat dans l'existence épouvante, révolte certains cœurs et entoure d'une cuirasse de bronze les caractères qui s'y sont conformés de bonne heure. Mais elle crée les liens de famille, les amitiés, deux refuges où l'on se repose.

Frédéric vit avec plaisir que ses affaires d'amour (si toutefois ces mots peuvent s'accorder ensemble) étaient en bon chemin. Il se promit d'observer la plus grande réserve relativement à Valentine, ■

car il voulait à présent se faire un peu désirer, pensant que la proposition qu'il avait faite n'était pas oubliée par M. Du Breuil, et que ce souvenir avait probablement aidé à amener une rupture avec Paul. Cette supposition était fort admissible, surtout par un homme appréciant sa propre valeur.

— Ce cher Paul, pensa Frédéric avec un sourire de supériorité digne et bienveillante ; il m'a mis sur la voie de la plus adorable femme que je connaisse. Il a été le chien, et je suis le chasseur.

La comparaison, toutefois, s'arrêta là. Frédéric ne formula pas positivement que Valentine était le gibier, et cette abstention délicate prouve peut-être qu'il était plus amoureux qu'il ne convient de l'être à un homme raisonnable.

H. AUDEVAL.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

L'insurrection parisienne a signalé sa chute par des assassinats odieux et des incendies terribles. Ce rôle convenait à merveille aux communistes et ce fut là le couronnement de leurs œuvres de destruction. A eux l'exécration universelle ! Aux loyaux soldats de Versailles la gloire dûe à la vaillance et au mérite !

Paris est enfin délivré de cette fange humaine qui a conduit la France à tant de catastrophes depuis quatre-vingts ans. La lutte a été terrible ; mais cette tempête terrestre ressemblera aux tempêtes atmosphériques. Quand l'orage est passé, le ciel devient plus serein, et l'air naguère encore vicié ou chargé de miasmes devient pur.

Cette misérable engeance n'a pas même la consolation de se dire qu'elle a combattu pour une bonne cause, pas même pour un but tant soit peu raisonnable, hélas ! pas même pour des chimères absurdes en tous points.

Il n'y a qu'à confronter leurs principes avec leurs actes pour se convaincre non seulement de leur aveuglement, mais encore et surtout de leur mauvaise foi. Avant l'insurrection et de tout temps, ils demandaient à grands cris la liberté de la presse, et ils ont supprimé nombre de journaux. Ils prêchaient en faveur de l'abolition de la peine de mort, et ils ont tué à coups de chassepots les dignitaires, les généraux et les simples citoyens qui ne pensaient pas comme eux. Ils déclaraient une guerre ouverte aux autoritaires, et ils ont constitué d'abord une autorité illégitime dans l'Etat, et ensuite nombre d'entre eux se sont emparés de leur propre chef de plusieurs fonctions administratives et militaires. Ils ne reconnaissent pour valide que le suffrage universel et ils ont voulu imposer leur suffrage personnel à la France entière. Ils voulaient une France sans soldats, sans sauvegarde contre les troubles intérieurs et extérieurs, sans moyens de faire respecter sa puissance en Europe ; ce qu'ils appelaient s'affranchir du militarisme ; et aussitôt que ces bandits eurent un fusil entre les mains, ils se sont

conduits lâchement devant les Prussiens et ont réservé tout leur courage, toutes leurs forces, toute leur fougue pour faire feu contre leurs compatriotes. Ils faisaient sonner bien haut le mot de la patrie ; ce mot faisait frémir d'enthousiasme toutes les lèvres et toutes les poitrines ; et ils ont si bien défiguré et oublié cette grande idée de la patrie, qu'ils ont choisi pour chefs, dans cette guerre de révolte, des Polonais, des Italiens, des Hongrois, des Américains qui n'avaient de commun avec eux que le hideux orgueil de leur infamie.

Cela est plus que suffisant pour apprendre à se mettre en garde contre la démagogie socialiste. Ses principes sont faux, sont dangereux, sont condamnés. Ses œuvres sont des œuvres de destruction, ses actes sont des actes de barbarie.

Pour avoir été vaincu à Paris, le communisme n'est pas entièrement écrasé. L'hécatombe des quatre-vingt à cent mille victimes tuées par les troupes de Versailles ne forme pas encore un ossuaire assez effrayant pour leur donner le soupçon de leur folie. Car c'est réellement une folie que cette obstination à agir, à penser, et à parler autrement que les autres.

Le mal grandit et se propage sous divers noms philanthropiques : "*associations des travailleurs, fraternité universelle, sociétés internationales.*" Et ce qui ressort le plus en évidence de tout ce brouhaha, c'est la haine du prolétaire contre le propriétaire.

La Commune prétend qu'elle n'a pas encore péri. De fait, elle a déjà trouvé des apologistes, elle montre son drapeau et elle affiche ses prétentions. Elle a choisi pour base de ses opérations les villes les plus importantes de l'Europe. Elle se réorganise afin d'être prête à faire triompher la révolte à la première occasion favorable.

L'idée révolutionnaire est enracinée plus profondément dans les classes ouvrières qu'on ne serait porté à le croire. Si les gouvernements ne détruisent pas ces germes de rébellion qui croissent dans tous les Etats, il faudra s'attendre à des cataclysmes dont l'idée seule fait horreur à l'imagination.

Pour le moment, le principal devoir de la France, c'est de panser ses plaies, d'améliorer sa position financière et de faire circuler de nouveau la prospérité dans toutes les artères du pays tout en pratiquant une stricte économie nécessitée par les circonstances. La tâche est rude et difficile, mais la France triomphera de ces obstacles matériels au moyen d'une exploitation intelligente de ses ressources qui sont inépuisables.

Il faut aussi pour atteindre ce but une harmonie politique absolue, et cette difficulté sera peut-être plus difficile à trancher.

La campagne électorale pour remplir les sièges vacants à l'As-

semblée Nationale est commencée, et la lutte des partis qui se disputent le pouvoir sera très vive. La Monarchie, la République et l'Empire promettent respectivement de sauver le pays. Ainsi les sauveurs ne font pas défaut.

En face de la patrie en péril, il fait plaisir de voir s'opérer la réconciliation des deux branches de la Maison de Bourbon. Il fait plaisir de voir le prince de Joinville et le Duc d'Aumale faire preuve d'un désintéressement trop rare en ce siècle en adhérant franchement au manifeste du Comte de Chambord.

Le parti légitimiste se rallie donc enfin : et l'héritier du trône de Charles X qu'on a appelé "*l'Enfant du Miracle*" arrive sur la scène avec un programme clairement défini, sans ambages et surtout franchement catholique. "La liberté de l'Eglise, dit-il, est la première condition de la paix des esprits et de l'ordre dans le monde. Protéger le Saint-Siège fut toujours l'honneur de notre patrie, et la cause la plus incontestable de sa grandeur parmi les nations ! Ce n'est qu'aux époques de ses plus grands malheurs que la France a abandonné ce glorieux patronage, On se dira que j'ai la vieille épée de la France et dans la poitrine ce cœur de roi et de père qui n'a point de parti. Je ne suis point un parti, et je ne veux point revenir pour régner par un parti, Je n'ai ni injure à venger ni ennemi à écarter, ni une fortune à refaire, sauf celle de la France."

Après ce manifeste sublime de franchise est apparu aux yeux du public le manifeste Impérialiste, où percent presque à chaque phrase des antithèses crânement insultantes. "C'est nous, qui avons commis les fautes, mais c'est vous qui avez amené les désastres ; c'est nous qui avons commis l'erreur de trop compter sur les forces de la France,.....Je ne puis nier ces fautes Mais..... remarquez ceci, nous avons une consolation, c'est d'être tombés avec le pays, tandis que vous, votre élévation date de ses infatunes." Autant eût valu dire en style populaire : "C'est nous qui avons fourni le bâton, mais c'est vous qui en avez été frappés."

Pendant que la France s'agite ainsi et rassemble les débris de sa grandeur écroulée, l'Allemagne est dans la jubilation et promène au milieu d'un peuple ivre de joie les trophées de la dernière guerre. L'entrée triomphale de l'armée à Berlin s'est enfin effectuée au milieu d'un concours immense de spectateurs ; et vers Paris afflue aussi en grand nombre ceux que la guerre franco-prussienne où la révolution communiste a forcé de s'exiler. Ici on pleure et là on se réjouit, ici on ramasse les décombres de la défaite et là on chante bien haut les ivresses de la victoire Ainsi va la vie, les

contrastes y apparaissent d'une manière encore plus saisissante que le jeu des lumières et des ombres sur un tableau.

..

C'est le 15 de ce mois que Pie IX a terminé sa vingt-cinquième année de Pontificat ! Aucun Pape n'a régné aussi longtemps, à l'exception de Pierre, le premier dans l'ordre chronologique.

Pie IX est bien réellement la plus grande figure du XIX^{ème} siècle. Jamais sous aucun pontificat il ne s'est passé d'événements religieux importants que sous le sien. La promulgation du dogme de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité sont deux grandes lumières qui illuminent le règne de ce vénérable Pontife. Jamais la lutte des idées n'a été plus orageuse que pendant ces dernières vingt-cinq années et jamais l'erreur n'a eu à combattre un ennemi plus énergique et plus inflexible.

Cet événement eût été l'objet de fêtes et de réjouissances extraordinaires si le saint veillard n'eût été captif dans ses propres Etats. Aux témoignages de foi de tout le monde catholique s'est associé un sentiment de profonde tristesse. Pas de ces démonstrations grandioses qui font frémir toutes les âmes d'enthousiasme. Pas de ces processions triomphales qui inondent les rues d'une foule immense et les airs de flots d'harmonie. Rien que le spectacle des multitudes qui s'en allaient dans les temples entonner le Te Deum d'actions de grâces et prier Dieu en même temps de ramener à l'Eglise des jours meilleurs.

C'est sous l'impression de cette profonde douleur qui remplit les âmes vraiment catholiques que, nous Canadiens-Français, nous modifions cette année le caractère particulier de la célébration de notre fête nationale. Nous n'élevons pas d'arche de triomphe, nous ne faisons pas flotter au vent d'innombrables drapeaux, nous ne faisons pas sonner les fanfares au milieu des rues où défilent en grand nombre des compatriotes de tous les âges. Nous ne manifestons pas ces diverses personnifications de l'amour de la patrie qui frappaient d'étonnement et d'admiration l'étranger témoin de ces fêtes. C'est ainsi que l'idée patriotique et l'idée religieuse qui ont contracté une alliance éternelle avec nos nationaux continuent à vivre au milieu de nous aussi intimement unies qu'aux premiers temps de la Colonie.

EUSTACHE PRUD'HOMME.